

La lettre du Chemin des Dames

Revue éditée par le Département de l'Aisne / janvier 2014

30

CHARLES NAILLOD

UN ARTISTE PARISIEN DE LA BUTTE AU FRONT

Plateau de Craonne, depuis
Cuiry-les-Chaudardes, Pâques,
8 avril 1917. Aquarelle
de Charles Naillod



CHEMIN DES DAMES

Que sais-je ?

“ Peu de champs de bataille ont des noms aussi poétiques que le Chemin des Dames. L'histoire veut que la route située sur cet escarpement qui surplombe l'Aisne ait été empruntée jadis par les filles de Louis XV... Découvrant le lieu à la veille de l'offensive d'avril 1917, un jeune officier note qu'on y trouve « peu de dames en vérité ».

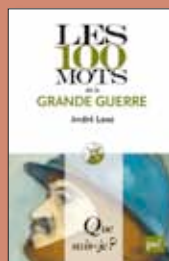
Car il s'agit d'une formidable position défensive, que l'Allemagne a consolidée depuis 1914, avec plusieurs lignes de défense, des abris souterrains dans les « creutes » (cavernes et carrières) de ce sol crayeux, et surtout la maîtrise des hauteurs. C'est pourtant là, pour l'essentiel, que le général Nivelle a choisi de faire porter l'attaque décisive, qui devra percer le front, permettre enfin la guerre de mouvement et la poursuite. Le plan est d'une ambition insensée : il est même question de soigner certains blessés français à Laon, ville tenue par les Allemands, que Nivelle est certain de conquérir. Mais au matin du 16 avril 1917, sous une pluie froide, les vagues des fantassins français se brisent une nouvelle fois sur les barbelés et les mitrailleuses. Quelques jours plus tard, un soldat écrit « On a peut-être avancé un peu mais avec des pertes terribles et prendre quelques tranchées démolies avec tant de morts pour ça ce n'est pas payé, c'est une honteuse boucherie ».

Cet échec sanglant, tant bien que mal déguisé par la presse, a de lourdes conséquences. Nivelle est

destitué, remplacé par Pétain, et quelques députés parlent même de le traduire en conseil de guerre. Avec les nouvelles des grèves et de la révolution russe, l'attaque manquée et la fragilisation de l'armée créent un contexte favorable aux mutineries. Cela trouble un peu plus encore l'image d'un lieu qui ne sera jamais, comme Verdun, l'objet de commémorations consensuelles. C'est ce qu'a montré en 1998 la polémique née du discours d'hommage aux fusillés prononcé à Craonne par le Premier ministre Lionel Jospin, comme si le Chemin des Dames devait toujours incarner les aspects douloureux de la guerre, le souvenir de sa vaine souffrance. Une mémoire vive à sa façon, comme l'écrivait Aragon, qui y combattit : « Créneaux de la mémoire ici nous accoudâmes / Nos désirs de vingt ans au ciel en porte-à-faux / Ce n'était pas l'amour mais le Chemin des Dames / Voyageur souviens-toi du moulin de Laffaux ».

André LOEZ

© Presses universitaires de France



André Loez, *Les 100 mots de la Grande Guerre*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 2013, p. 38-39.

ACTUALITÉ 3 - 4 **CENTENAIRE DANS L' AISNE : PLUS DE 100 PROJETS POUR 2014**
ARCHÉOLOGIE : UNE PEINTURE ALLEMANDE À NEUVILLE-SUR-AILETTE

DOCUMENTS 5 - 8 **TRACES D'HISTOIRE AU GRENIER**

SITE 9 - 19 **BERRY-AU-BAC :
LA COTE 108,
DE LA NOTORIÉTÉ
À UN CERTAIN OUBLI**



Carte postale
de la Cote 108.
1960.
Coll. particulière

UNE HISTOIRE 20 - 37 **LES CARNETS DU PEINTRE CHARLES NAILLOD**

Saucisses et avions de garde
pendant l'offensive de Craonne
le 10 avril 1917.
Dessin de Charles Naillod.
Coll. Naillod/Lévy-Viet



MÉMOIRE 38 - 39 **MASSON ET ARAGON : LIEU COMMUN, LE CHEMIN DES DAMES**

TÉMOIN 40 - 41 **LORD JAMES T. STEWART-MURRAY**

LIVRES 42 - 43

AGENDA 44



DANS L' AISNE, PLUS DE 100 PROJETS CENTENAIRE EN 2014

LE CENTENAIRE de la Première Guerre mondiale a une forte résonance dans l'Aisne, département parmi les plus touchés par les destructions et les opérations de guerre d'août 1914 à novembre 1918. Comme ce fut le cas en 2007 puis en 2008 à l'occasion du 90^e anniversaire, le Conseil général de l'Aisne porte pour le centenaire, en 2014, 2017 et 2018 des opérations culturelles et commémoratives dont il assure la maîtrise d'ouvrage. Parallèlement à ce programme, il apporte un label et un soutien départemental à certaines des initiatives présentées par les associations et collectivités locales du territoire, sous la forme d'une aide financière et/ou d'un appui à la communication. Pour les années 2015 et 2016 du cycle 2014-2018, le choix a été fait d'un temps scolaire : l'accent est mis ainsi sur les actions éducatives au moment où les projecteurs, calés sur le cours des événements de la guerre, sont tournés vers la Champagne, les Flandres, la Meuse, la Somme. Premier temps fort du centenaire, l'année 2014 mobilise les attentions. Dans les faits, la focalisation sur la Grande Guerre a d'ailleurs démarré dès l'automne avec le lancement officiel du cycle commémoratif par le Président de la République. En octobre et novembre, éditeurs et auteurs, pressés d'en découdre, sont partis la fleur au fusil, transformant les étals des libraires en champs de livres et de témoignages sur 14-18, précédés et accompagnés par des médias, journaux, télévisions, radios, sites et blogs sur le pont.

LEVÉE EN MASSE. Dans l'Aisne, le succès rencontré par l'appel à projets lancé par le Conseil général de l'Aisne fin octobre atteste cette levée en masse. Nombreux sont, il est vrai, les événements qui se produisent en 1914 dans le secteur et méritent, pour leur importance, un éclairage particulier en cette première année de commémoration : batailles

de Guise et de l'Aisne, fixation du front, présence britannique au Chemin des Dames, premières mesures d'occupation, fusillés pour l'exemple dans la région de Soissons... Au moment où ces lignes s'écrivent, mi-décembre, plus d'une centaine de propositions sont parvenues au Conseil général de l'Aisne. L'examen des dossiers se fera en janvier, les réponses sont attendues pour février 2014. Au-delà des aspects purement administratifs, les projets vont être analysés à l'aune de leur intérêt culturel, de leur pertinence pédagogique en tenant compte de la réalité de leur ancrage départemental et de leur contribution potentielle au développement du tourisme de mémoire. Le Conseil général de l'Aisne a voté une enveloppe de 350 000 euros pour l'ensemble des actions du centenaire en 2014, incluant le programme sous maîtrise d'ouvrage départemental et les subventions aux projets venant du territoire. A ce jour, la Mission du centenaire, présidée par le général Elrick Irastorza et dirigée par Joseph Zimet, a accordé le label officiel national à 33 projets en provenance de l'Aisne [Liste consultable sur le site du centenaire]. D'autres propositions remontant du terrain devraient faire l'objet des arbitrages de la mission au cours de l'année.

- Dès le mois de mars prochain, un site Internet dédié rendra compte de l'actualité du centenaire dans l'Aisne : <http://1418.aisne.com>
- Enfin, pour une vision globale du centenaire international proposé par la France, on recommande la visite du site Internet administré par la Mission du centenaire : <http://centenaire.org>



2007, bleuets au Chemin des Dames. Didier Tatin © Département de l'Aisne

BLEUETS EN LIGNE AU CHEMIN DES DAMES

Parmi les opérations portées par le Conseil général de l'Aisne en 2014, l'opération bleuets - fleurissement pendant l'été d'une bande de terrain de 12 mètres de large le long de la route historique (RD 18 CD) - ne manquera pas d'éveiller le souvenir du 90^e anniversaire de l'année 1917. Cette initiative mémorielle reste une expérience marquante. Au printemps, un sachet de graines sera encarté dans le magazine *L'Aisne*, distribué dans les boîtes aux lettres, afin de permettre aux habitants du Département de semer des bleuets dans les jardins, sur les balcons. Les mairies et les établissements scolaires seront également associés à l'opération. En juillet, les coureurs du Tour de France longeront au Chemin des Dames une ligne de bleuets.

- 16 avril. Début officiel du centenaire dans l'Aisne avec la **journée mémoire** à Craonne, la Caverne du Dragon et Craonnelle, (marches, veillée...).
- A partir du 16 avril. Début de l'**exposition « Aisne 1914, les Britanniques au Chemin des Dames »** à la Caverne du Dragon.
- Septembre. « Remember Aisne 1914 », **cérémonie internationale**, Français, Britanniques et Allemands à Cerny-en-Laonnois.
- 13 et 14 septembre. « **La tranchée des rugbymen** », sport et commémoration pour saluer la mémoire des rugbymen tués au Chemin des Dames.
- 30-31 octobre et 1^{er} novembre. « **Les mises en guerre de l'Etat. 1914-1918 en perspective** », colloque international, Paris, Laon et Craonne, CRID 14-18/Département de l'Aisne.
- Décembre. **100 ans pour l'exemple, les fusillés de Vingré**. Le centenaire des six fusillés de Vingré en partenariat avec Soissonnais 14-18.

LABEL ET SUBVENTION

Deux des projets portés par le Département de l'Aisne pour l'année 2014 ayant obtenu le label « Centenaire » bénéficieront d'une subvention nationale d'un montant global de 21 275 euros. La Mission du centenaire a retenu l'exposition « Aisne 1914, les Britanniques au Chemin des Dames », proposée par la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames à partir du 16 avril prochain, ainsi que l'opération bleuets au Chemin des Dames (juillet-septembre 2014) qui associe le Conseil général, la Chambre d'agriculture de l'Aisne et les cultivateurs du Chemin des Dames.

Un seul « Pharaon » ?

Le dénommé « Pharaon », principal protagoniste d'une singulière histoire d'espionnage racontée par Denis Rolland dans *La lettre du Chemin des Dames*¹, est-il le « Pharaon » cité par Anaïs Adam dans sa relation des derniers jours de la ferme d'Hurtebise en septembre 1914² ? C'est l'hypothèse très crédible qu'autorise à formuler une récente et attentive relecture du récit des événements vécus par Anaïs Adam et les siens, après leur départ de la ferme familiale en feu, le matin du 18 septembre 1914. Les Adam quittent Hurtebise à 9 heures, en direction de la Vallée-Foulon, première étape d'un trajet qui les mène chez un parent à Fère-en-Tardenois : (...) « *Nous voilà à la Vallée pas sans mal, la route est trouvée, j'arrive chez Camille réveille Pharaon, qui court chez Eugène qui ne veut pas venir, a trop peur, à Oulches idem* », peut-on lire sous la plume d'Anaïs Adam. Dans l'affaire relatée par D. Rolland, « Pharaon », alias Louis Pharaon Pierrat, vit dans une maison à la sortie du village de la Vallée-Foulon au bas de la colline. Écrivant à son père, Anaïs Adam désigne « Pharaon » par son prénom comme elle le fait avec d'autres, « Camille », « Eugène »... suggérant par là une familiarité de la relation entre les propriétaires d'Hurtebise et les villageois qui habitent en contrebas. Il est probable que certains d'entre-eux étaient employés par la ferme pour les travaux agricoles. Or, le « Pharaon » accusé d'espionnage était manouvrier de son état. Par ailleurs, il n'est pas inintéressant de rappeler qu'aux premiers jours de septembre, alors que les Français battent en retraite et avant que le front ne soit fixé sur le Chemin des Dames, le 14 septembre, la population civile de la région de Craonne a pu se trouver au contact de troupes allemandes. On sait par exemple qu'à la ferme d'Hurtebise des éclaireurs ont procédé à des réquisitions de chevaux³ le 2 septembre.

D.B.

¹ « Louis Pharaon Pierrat, l'espion qui agitait son mouchoir », *La lettre du Chemin des Dames* n°27, p. 10-14.

² « Septembre 1914 : les derniers jours d'Hurtebise », *La lettre du Chemin des Dames* n°16, p. 16-17.

³ G. Marival, F. Pilleboue, R. Courtois, « La Cavalerie du Dragon, Histoire d'un site du Chemin des Dames », *Graines d'Histoire* n°5, p. 19.

Rectificatif

C'est par erreur que nous avons indiqué en légende de la photographie se trouvant au bas de la page 6 de *La lettre du Chemin des Dames* n°23 : « Lavoir à Moussy-Verneuil »... Le lavoir en question est à Vendresse.

MISE AU JOUR D'UN DESSIN ALLEMAND À NEUVILLE-SUR-AILETTE



Vue d'ensemble du chantier. Service d'archéologie préventive du Département de l'Aisne



Détail. Le dessin mis au jour. Service d'archéologie préventive du Département de l'Aisne

UN DIAGNOSTIC archéologique a été réalisé en novembre dernier à Neuville-sur-Ailette par le service d'archéologie préventive du Département de l'Aisne suite au dépôt d'une demande anticipée de prescription pour la construction d'un pavillon. Le site étudié se trouve, immédiatement au nord de l'église, sur la terrasse occupée par l'ancien château. Documenté dès 1153, cet édifice a subi un siège en 1592-1593. Il aurait cessé d'être habité vers le milieu du XVIII^e siècle avant d'être vendu en 1796. Le village de Neuville-sur-Ailette, situé au pied du Chemin des Dames, a subi d'importants dommages au cours de la Première Guerre mondiale. La dernière tour du château et l'église notamment ont été démolies pendant le conflit. Les restes d'un bâtiment appartenant au château de Neuville ont été dégagés lors de la fouille. Le premier niveau est couvert d'une voûte en plein cintre scandée régulièrement par des arcs doubleaux. Cette construction monumentales a été réoccupée pendant la Première Guerre mondiale par l'armée allemande. Elle a fait l'objet d'un réaménagement intérieur et un dessin y a été peint. Pilonnée pendant le conflit, elle a ensuite été remblayée par des gravats provenant notamment de la destruction de la voûte.

LA MÉTAPHORE DU CANON. Selon une première analyse du dessin¹, la mention « Henkell Trocken » figurant sur la bouteille est le nom d'un vin mousseux sec que pouvaient consommer les officiers allemands en certaines occasions. Hermann Plote assure, par ailleurs, que l'inscription qui surmonte le motif : « Wehe wenn sie los gelassen werden » renvoie à une expression populaire qui a le sens d'une mise en garde. Une traduction approximative pourrait en être : « Malheur à ceux contre lesquels on détachera la laisse » ou, par glissement et en rapport direct avec l'image : « Malheur à ceux contre lesquels on va libérer le bouchon »... On peut rapprocher cette représentation de celle que la propagande française décline sur des cartes postales depuis la bataille de Liège en Belgique en août 1914. On y voit – métaphore du canon et de son obus ou du fusil et de sa balle – le bouchon d'un vin pétillant s'échapper d'une bouteille brandie comme une arme par un poilu et qui, s'écrasant sur le nez de l'Empereur Guillaume II, le fait chuter.



Carte Postale française de propagande. Coll. Hermann Plote

Suivant cette lecture, qu'atteste l'existence de plusieurs cartes postales recourant à cette image, il s'agirait, dans le cas du dessin réalisé à Neuville-sur-Ailette par des soldats allemands, d'un retournement de représentation : l'arme n'est plus alors la bouteille de Champagne dont le bouchon transformé en projectile frappe l'envahisseur allemand, mais une bouteille de vin pétillant allemand dont le bouchon est dirigé contre les Français. A ce stade c'est une hypothèse, en attendant des recherches plus approfondies et une confirmation éventuelle dans le rapport de fouilles.

¹ Grâce à l'aimable concours du Dr Hermann Plote, auteurs de plusieurs publications sur des unités de l'armée allemande dans la Grande Guerre.

DEPUIS DIX ANS, AU MOYEN DE DOCUMENTS AYANT APPARTENU À DES ACTEURS ET TÉMOINS DE LA GRANDE GUERRE, LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES MET EN RÉCIT DES HISTOIRES DE VIE. UNE CONTRIBUTION À LA CONNAISSANCE DE CETTE ÉPOQUE ET À UNE MÉMOIRE ENCORE VIVE DANS DE NOMBREUSES FAMILLES. IL ARRIVE QU'UNE SIMPLE PHOTOGRAPHIE, UN PAPIER ADMINISTRATIF OU UNE RELIQUE MILITAIRE CONTIENNE EN PUISSANCE UNE TRAJECTOIRE OU UN ÉVÉNEMENT FAMILIAL REMARQUABLE. DEUX EXEMPLES DE CETTE COLLECTE.

TRACES

D'HISTOIRE AU GRENIER



Premières semaines de guerre dans le carnet de route de G. Posset. Coll. Edmond Posset

La couverture du carnet. Coll. Edmond Posset

PRÈS DE SON VILLAGE.

Toutes ces informations proviennent de son livret militaire que complètent dans les affaires qu'il a léguées, trois photographies où il pose en compagnie de camarades en uniforme, ainsi qu'un petit carnet à la couverture violette, rangé dans un portefeuille en cuir de la taille d'une poche de chemise, qui recèle quelques souvenirs de campagne, dont cette autorisation à participer aux travaux des champs. Disposés bout à bout, ces fragments forment

un fil d'Ariane, ils permettent d'identifier certaines des étapes du cheminement du caporal Posset. Jusqu'à Salonique. Apparaît dans le carnet violet, noté au crayon de papier repassé à la plume, son parcours en début de guerre : « Août 1914, quitte Montbérault le jeudi 27 à 4 h ; le 28 à Beauvais. Quitte Beauvais le 28 à 6 h 00 du soir ; arrivée à Rouen le 29 matin »... Georges Posset est en route avec son unité vers l'ouest, loin des lignes : il est à Lorient en octobre 1914. Puis, de novembre 1914 à fin janvier 1915, il arrive aux tranchées dans la Somme avec le 45^e régiment d'infanterie. S'ensuit durant une quinzaine de jours, un séjour dans un secteur dont les noms lui sont familiers : l'arrière-front de Pargnan et les premières lignes sur le plateau de Paissy². Il note succinctement, sans allusion aucune à la proximité de son village natal : « Arrivée à Fismes à 12 h du soir et se rendre à pied à Pargnan, arrivée à 7 h du matin - [du] 12 au 15 dans les tranchées sur le plateau de Paissy ». A vol d'oiseau, dix kilomètres le séparent alors

de Trucy. Mais entre les deux localités il y a... le front. Si Paissy sur le rebord sud de la montagne est demeuré dans l'escarcelle française, Trucy dans la vallée de l'Ailette au nord est occupé par les Allemands. Coïncidence ? Le portefeuille de Posset révèle une petite coupure de presse qui fait référence à une circulaire relative aux permissions exceptionnelles qui pourraient bénéficier aux militaires dont la famille (père, mère, femme et enfants) a été évacuée des régions envahies, ou revient de captivité. Plus tard dans le cours de la guerre, le maçon de Trucy se retrouve de nouveau et pour quelques jours à quelques kilomètres de son village, à Gernicourt, un bourg situé dans la vallée de l'Aisne en bordure du canal. Dans une des pages du carnet on trouve aussi, à propos des territoires occupés, une énigmatique mention à des « correspondantes pays envahis » portée à la suite de deux noms, malheureusement illisibles.

EDELWEISS. Posset échange avec ses proches. Il note ainsi plus loin : « écrit à Trucy et Estrées [Estrées-Saint-Denis, Oise] le 20 septembre ». Parmi les quelques adresses qu'il a consignées dans le carnet, celle de « Léon Posset - Maison Blanche 1^{re} section Neuilly sur Marne ». Léon, probablement celui qui lui a adressé ce petit mot écrit au dos d'une carte postale « Edelweiss (naturel) Porte Bonheur », qu'il a gardée dans son portefeuille : « pour te remercier de ta lettre je t'envoie cette carte qu'elle soi aussi pour toi un porte bonheur, bonne [mot manquant] et bonne santé de ton frère L. » (Orthographe originale).

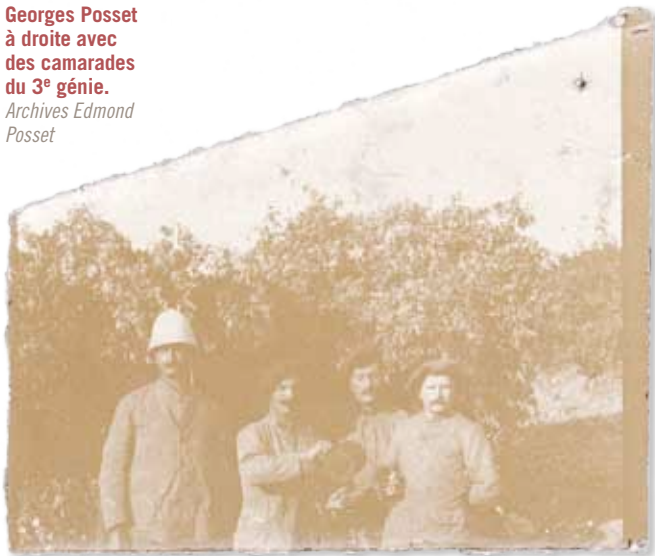
(SUITE DU TEXTE P. 6) ■ ■ ■

TRUCY-SALONIQUE : LES PETITS PAPIERS DE GEORGES POSSET

« LE CAPORAL POSSET est autorisé à se rendre chez lui à Trucy¹ pour faire la moisson. Il pourra partir dès le réveil et rentrera pour l'appel du soir - Montbérault le 20 août 1914 - [Signé] Le Lt Ct la Compagnie R. Schmidt »
Quand la guerre éclate, une grande partie de la France est aux champs. Et si la défense du territoire constitue la priorité absolue du pouvoir, il convient dans un pays où le poids de l'agriculture demeure considérable, de faciliter le bon déroulement des récoltes, quand cela est possible. En ce mois d'août 1914, Georges Posset, âgé de 32 ans, mobilisé au 245^e régiment d'infanterie de réserve de Laon, fait ainsi journalièrement la navette entre son village, Trucy, et son lieu d'affectation, le fort de

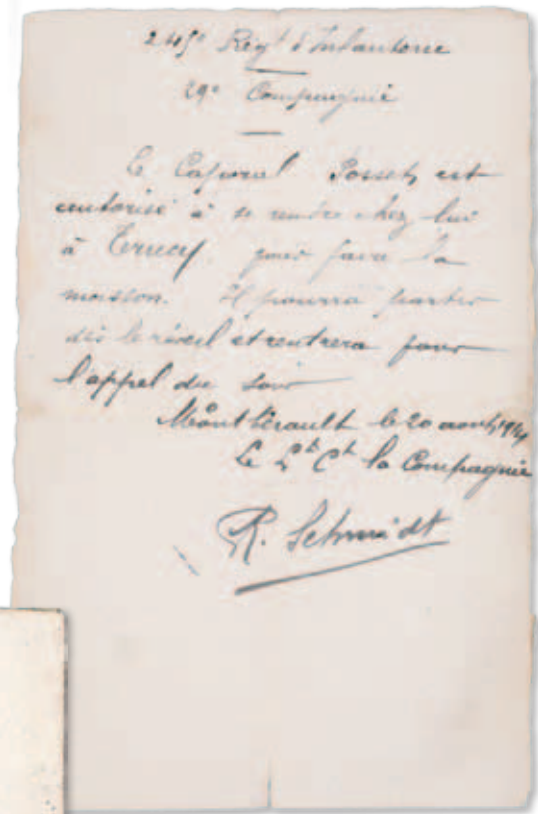
Montbérault pour participer aux travaux agricoles, comme l'atteste un billet extrait d'un ensemble de reliques militaires aujourd'hui conservées par son petit-fils, Edmond Posset. Appartenant à la classe 1901, Georges Posset est appelé au tout début du siècle, en 1902. Cet homme de taille moyenne (1,68 mètre), aux yeux bleus, exerce le métier de maçon. Ce qui influence la suite de son parcours militaire puisqu'il est intégré aux effectifs du génie en mai 1915. Mais pour l'heure, il est recruté dans l'infanterie. Titulaire du certificat d'études, sachant lire et écrire, il termine son service avec le grade de caporal après avoir été successivement adjoint au fourrier et 1^{er} secrétaire de l'officier d'habillement.

Georges Posset à droite avec des camarades du 3^e génie. Archives Edmond Posset



6
Août 1914, Georges Posset est autorisé à se rendre à Trucy pendant la journée pour aider à la moisson. Archives Edmond Posset

A gauche, Georges Posset en compagnie de camarades du 3^e génie en 1915. Archives Edmond Posset



■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 5)

La suite du parcours de G. Posset peut être tracée à partir des informations contenues dans le livret militaire et le carnet de guerre, complétées par celles données par les journaux de marches et d'opérations (JMO). Le 17 mai 1915, il rejoint le 3^e régiment du génie. Le JMO de l'unité mentionne à cette date la constitution d'une compagnie 1/4 bis, à partir d'éléments provenant de l'infanterie. Posset en fait partie. Le 26 septembre 1915, il passe à la compagnie 2/14, 2^e génie et rejoint l'armée d'Orient. « Embarqué à Toulon le 28 octobre à 12 h, départ à 4 h - Débarqué à Salonique le 3 novembre », renseigne le carnet, tandis que le JMO du Commandement du génie de l'Armée française d'Orient³ indique, à la date du 3 novembre 1915 : « Arrivée de la C^{ie} 2/14 C^{ie} divisionnaire de la 122^e division ».

A partir du 13 novembre, Georges Posset est sur le front bulgare. Il reste plus d'un an sur le théâtre d'opérations d'Orient. Le 17 novembre 1916, son carnet le signale « Evacué à l'ambulance coloniale - A l'hôpital de Semli près de Salonique le 19, quitte Semli le 1^{er} janvier 1917⁴ - Embarqué à Salonique, arrivée à Toulon le 7 [janvier] matin le même soir à l'hôpital d'Avignon, quitté Avignon le 13 février ». Il souffre du paludisme⁵.

SUCRERIE DE FROYÈRES. Entre février et avril, Georges Posset, convalescent, va séjourner dans différents hôpitaux, dont celui du Havre. Après quelques jours de permission fin avril-début mai, il retourne au dépôt de Montpellier, le 13 mai et y demeure jusqu'au 19 juin. Quelque temps sa trace se perd, qu'un ordre de route daté du 20 septembre 1917, glissé dans

son livret militaire, permet de retrouver : « Posset est dirigé ce jour sur la sucrerie de Froyères (Oise) au titre d'évaporateur pour y jouir d'un sursis d'appel jusqu'au 31 janvier 1918 »⁶.

La boucle est bouclée. Comme en août 14 lorsqu'il était détaché le jour pour la moisson, le réserviste Georges Posset renoue, dans la dernière année du conflit, avec une activité liée à l'économie agricole qui participe de l'effort de guerre... Là où les reliques militaires l'ont laissée, son petit-fils Edmond reprend le fil de l'histoire en évoquant le retour de son grand-père à Trucy après la guerre, sa participation à la reconstruction de la mairie-école et son mandat de maire de la commune.

Damien BECQUART avec le concours de Karine de Backer

¹ En avril 1914, Georges Posset est domicilié à Trucy. Mais c'est dans l'Oise qu'il est incorporé au moment de l'appel pour le service, en 1902. Il réside alors, comme ses parents, à Choisy-la-Victoire. A noter que cette commune est proche de Froyères où se trouve la sucrerie pour laquelle il travaille à la fin de la guerre.

² Service historique de la Défense, JMO du 45^e RI, 26 N 634/1 p. 143-147.

³ SHD, 26 N 94/14, p. 6/60.

⁴ Un billet d'hôpital inséré dans le livret militaire donne également : 19 novembre 1916 date d'entrée, 1^{er} janvier 1917 date de sortie.

⁵ D'après la fiche matricule de Georges Edmond Posset, n°15, classe 1901, Archives départementales de l'Oise.

⁶ Ordre de route du commandant du dépôt du 2^e régiment du génie à Montpellier. Un ordre suivant, du 25 janvier 1918, maintient Georges Posset « en sursis d'appel mis à la disposition de la sucrerie de Froyères » jusqu'au 30 avril 1918. Enfin, une décision du 12 septembre 1918, place Georges Posset « en sursis d'appel jusqu'au 28 février 19 en qualité d'évaporateur et surveillant à la disposition de la sucrerie Rousseau à Froyères (Oise) ».

PLEURER CHAUDARDES À CHAUDES-LARMES

HUGUETTE COQUET, 70 ans, possède une émouvante photographie de sa grand-mère maternelle, du grand-père et de leurs six enfants¹, prise quelques heures ou quelques jours avant que la famille ne quitte, contrainte, le village de Chaudardes. Le cliché est réalisé en 1915, devant la porte de la maison familiale, au nord de cette localité de la rive gauche de l'Aisne. Pauline, née Martin, 36 ans, et Joseph Mégaradémy, 43 ans, son mari, posent en compagnie de Louis, 14 ans, Marie, 11 ans, Eugène, 12 ans, Joachim, 6 ans, Rémi, 4 ans, et Marthe, 8 ans.

La famille se tient face au soleil en avant de la bâtisse, au beau milieu de pierres dégringolées du mur de façade. Derrière elle, au-dessus du linteau de l'entrée à la jonction du mur et de la toiture, un trou béant qui semble deux fois et demi large comme la porte. Le résultat assez net d'un obus. Image de guerre.

Depuis la mi-septembre 14, Chaudardes est un village de l'arrière-front français. Il se trouve à 6 kilomètres à vol d'oiseau au sud de Craonne, tenu par les Allemands. Les tranchées françaises sont de l'autre côté de la rivière dans le bois de Beaumarais d'où l'on débouche au nord sur le no man's land. Fin décembre 1914, les pontonniers de la compagnie 24/2 du 7^e génie ont établi une passerelle sur l'Aisne² permettant, depuis Chaudardes, de rejoindre le bois sans faire de détour. Dans le bourg des troupes cantonnent en permanence, parfois un état-major y établit son PC comme celui de la 252^e brigade, en septembre 1915³. A Pontavert, la commune d'à-côté, le front est à peine fixé que l'armée, redoutant l'espionnage, ordonne le 20 septembre 1914, l'évacuation de la population civile. Mesure prise « par suite de signaux optiques faits la veille », selon la prévôté de la 2^e DI⁴.

DÎNER À CHAUDARDES POUR DE GAULLE. Parmi les unités, nombreuses, qui stationnent à Chaudardes - où la compagnie 15/52 du génie montera des baraques en septembre 1915 - figure le 33^e d'infanterie. Charles de Gaulle, lieutenant, qui reçoit dans la région de Pontavert le commandement de la 7^e compagnie de ce régiment, évoque ce passage : « 18 octobre [1914]. Départ 7 heures du matin. Arrivée à Ventelay, quartier général du C. d'A. Déjeuner, puis auto. Le soir, en route pour Chaudardes où est la division. Vu le général Brulard, très aimable. Dîner à Chaudardes. On boit du vin nouveau apporté par de Saxcé (...) C'est la nuit du 10 au 11 novembre que nous fûmes relevés (...) J'étais alors au Bois de Pontavert et la relève

1915, devant la maison de Chaudardes peu de temps avant l'exode. De gauche à droite et de haut en bas : Pauline Martin-Mégaradémy, Joseph son mari, les enfants : Louis, Marie, Eugène, Joachim, Rémi et Marthe. Coll. Hugulette Coquet



7
Pauline Martin, à gauche. A droite, Joseph Mégaradémy, son mari, à l'époque de son service militaire avant la guerre. Coll. Hugulette Coquet



se fit sans grandes difficultés pour nous mais par une nuit très noire. Les bataillons devaient gagner Ventelay isolément. Nous quittons pour le 2^e bataillon, le Bois de Pontavert vers 2 heures du matin. Tout le monde très gai. Nous traversons Chaudardes. Marche de nuit très lente et pénible à cause de l'obscurité »⁶.

L'ÉVACUATION DE CONCEVREUX. Chaudardes est une cible pour les artilleurs allemands. Ainsi, le 11 septembre 1915, un sergent de la C^{ie} 4/13 du génie est blessé dans un bombardement⁷ qui touche le village. Pour autant en cette deuxième année de guerre, des civils y vivent encore qui cohabitent avec les militaires français. La maison Martin-Mégaradémy est investie au rez-de-chaussée et à la cave par des soldats tandis que la famille a ses quartiers à l'étage⁸. Le dernier bombardement qui laisse un trou béant dans la toiture rend cependant trop risquée la poursuite de cet inconfortable partage. Et bientôt la famille reçoit des autorités l'ordre de partir. Quand cette injonction leur est-elle faite ? Si l'année est

connue - 1915 - la date ne l'est pas. Faut-il rapprocher cet événement de l'évacuation de Concevrex, un village des environs vidé de ses habitants à la fin du mois de septembre 1915 ? L'activité qui règne alors dans ce secteur du front donne quelque crédit à cette hypothèse. Le 22 septembre, le 12^e régiment d'infanterie « prend des dispositions en vue de l'évacuation (...) [le] 24 septembre : évacuation du village de Concevrex par la population civile qui est transportée à Fismes en camions⁹. A cette période, le commandement français projette une attaque dans la région de Pontavert. Les préparatifs battent leur plein depuis la mi-septembre, mais les résultats décevants de l'offensive en Champagne et les carences

(SUITE DU TEXTE P. 8) ■ ■ ■

■ ■ ■ (SUITE DE LA P.7)

aguës en munitions vont finalement décider du report de l'opération, puis de son annulation. Huguette Coquet se souvient d'une anecdote de sa grand-mère à propos du départ de Chaudardes : « Il faisait froid, elle portait au cou une écharpe en fourrure qu'on aperçoit sur la photo. Elle racontait qu'elle l'avait donnée à un soldat français avant de partir en lui disant : vous en aurez sûrement plus besoin que moi ».

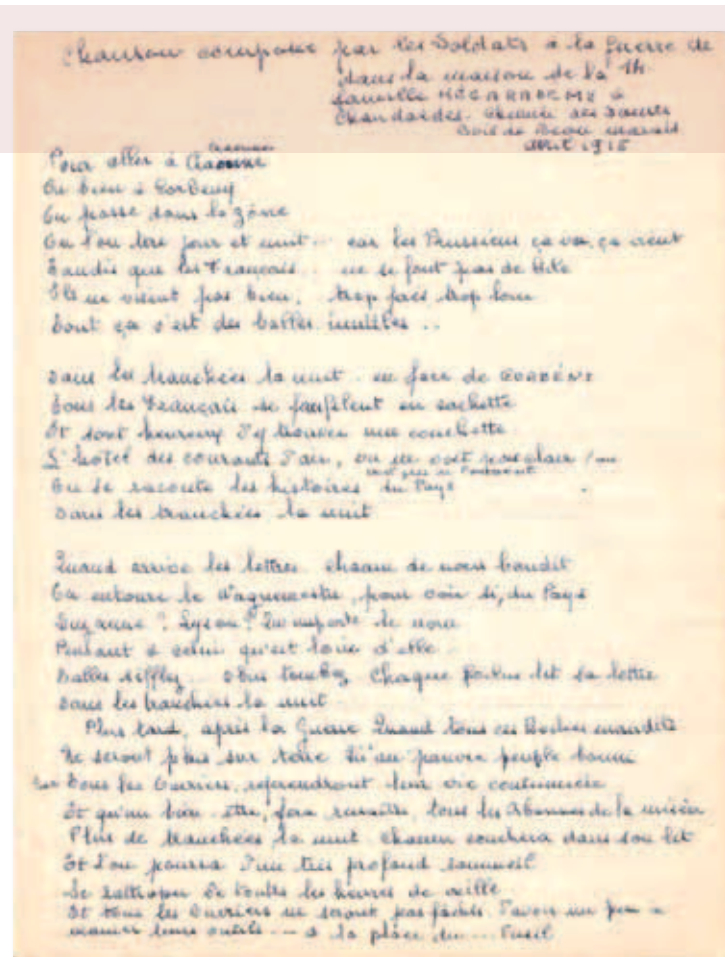


Un cimetière provisoire à Chaudardes pendant la guerre.
Coll. Huguette Coquet

« Chanson composée par les soldats à la guerre de 14 dans la maison de la famille Mégaradémy à Chaudardes - Chemin des Dames Bois de Beau marais avril 1915 » : Marthe a transcrit les paroles de cette chanson à l'âge de 87 ans. Quatrième de la famille Martin-Mégaradémy, elle avait 7 ans au début de la guerre et vécu jusqu'à l'âge de 95 ans. Selon les souvenirs familiaux rapportés par Huguette Coquet, sa petite-nièce, qui a conservé ce texte, l'air était emprunté à « Sous les ponts de Paris » (Vincent Scotto et Jean Rodor, 1914). Le début du texte correspond au 1^{er} couplet et au refrain. Ce document, même s'il s'agit d'une transcription tardive, témoigne des relations entre civils et soldats dans la zone de l'arrière-front. Coll. Huguette Coquet

RETOURS

Pauline Martin revient à Chaudardes en 1921. Les affaires que la famille avait enterrées dans le jardin ne s'y trouvent plus. Elle doit faire établir à la mairie de Pontavert - où elle demeurerait à l'époque de son mariage en 1898 - un certificat de mariage, il sera daté du 22 septembre 1921. La maison familiale quittée en 1915 a disparu. Les pierres qui subsistaient ont été réemployées par des voisins pour la reconstruction de leur propre demeure. Pour se justifier, ils invoquent le fait que ne voyant personne revenir, ils ont pensé les lieux abandonnés définitivement. Ils consentent toutefois à verser un modeste dédommagement pour les pierres. Les Martin-Mégaradémy s'installent définitivement en Côte d'Or à partir de 1923, leur terrain désormais nu restera très longtemps dans la famille. Huguette Coquet qui a vécu à Reims et à qui l'on doit d'avoir conservé ce témoignage, a passé de longs moments avec sa grand-mère. « Je connaissais sans les connaître tous les noms des gens du village », dit-elle. A Pâques 1964, Pauline Martin profite du mariage de sa petite-fille Huguette à Reims pour revenir à Chaudardes. Son dernier pèlerinage. Elle décède l'année suivante.



LE CHEVAL « MARDI-GRAS ». La famille Martin-Mégaradémy prend la route pour Brianny (Côte d'Or) où lui a été indiqué un point de chute. Elle y est hébergée chez l'habitant¹⁰ dans des conditions spartiates : les six enfants partagent le même lit. L'exode par les routes dure huit jours. Les évacués qui possèdent pour tout véhicule une petite charrette tirée par le cheval familial baptisé Mardi-Gras, n'emportent que le strict minimum. Parmi les rares objets de famille qui voyagent jusqu'en Côte d'Or, ont été conservés une tabatière de la génération des

arrière-grands-parents ainsi qu'un petit garde-manger donné à Pauline pour son mariage. La petite étiquette de livraison du meuble a été préservée qui indique : « Monsieur O. Loisel Meubles Roucy s/Aisne en face Jonchery s/Vesles Marne ». Ce banal papillon est devenu témoin. La marque d'un exil de guerre.

Damien BECQUART
avec le concours
de Karine de Backer

¹ Cinq autres enfants naissent en Côte d'Or : Madeleine Marie (1916), Anne-Marie (1917), Marguerite-Marie (1919), Victoire (1920), Marie Madeleine dite Thérèse (1923).

² 7^e régiment du génie, historique de la C^o 24/2, campagne de 1914-1918 : http://www.pages14-18.com/B_PAGES_HISTOIRE/HISTORIQUES_FRANCAIS/GENIE/RG007_Cie24_Histo.pdf

³ Service historique de la Défense, JMO de la 252^e brigade d'infanterie [27 N 547/6 p. 55/113].

⁴ SHD, JMO de la prévôté de la 2^e division d'infanterie [26 N 262/9 p. 5/29].

⁵ SHD, JMO de la C^o 15/52 du génie [26 N 429/12 p. 27/61].

⁶ Charles de Gaulle, *Lettres, notes et carnets 1905-1918*, tome 1, Plon, 1980, 541 pages, Notes d'un carnet personnel octobre-novembre, puis décembre 1914, p. 112 et 131.

⁷ SHD, JMO de la C^o 4/13 du génie [JMO 26 N 429/12 p. 27/61].

⁸ Souvenirs de sa grand-mère transmis par Huguette Coquet, entretien téléphonique du 28 novembre 2013.

⁹ SHD, JMO du 12^e régiment d'infanterie [26 N 585/9 p. 27/61].

¹⁰ La famille reste à Brianny jusqu'en 1919 puis elle est ensuite accueillie à Villy-le-Moutier. En 1923, une acquisition à Soissons-sur-Nacey lui permet enfin de vivre sous son propre toit.

BERRY-AU-BAC : LA COTE 108 ENTRE MÉMOIRE ET OUBLI



Photographie allemande de la cote 108 tirée d'un album d'un soldat du régiment d'infanterie 177, 1915-1916. Coll. privée

HAUT LIEU DE LA GUERRE DES MINES

« La cote 108 allonge sa silhouette tourmentée dans la presqu'île triangulaire que détermine la jonction du canal latéral à l'Aisne et du canal de l'Aisne à la Marne. Sa pente orientale s'incline mollement vers les larges ondulations de la montagne de Sapi-gneul ; sa pente occidentale s'infléchit brusquement vers les ruines de Moscou, retenue en son milieu par deux accidents de terrain : au Nord, la carrière Française aux versants grisâtres, au Sud, une butte massive qui arrête et fixe les décombres de la falaise »¹. L'historique du 1^{er} régiment d'infanterie s'étend longuement sur la description de la cote 108 qui tire son nom du chiffre porté sur les cartes d'Etat-Major, indiquant son élévation par rapport au niveau de la mer. Il s'agit donc d'une cote d'altitude qui a donné en 1914 le nom à cette carrière d'extraction de chaux, et non un terme géographique désignant un relief naturel.

Les Français reprennent le village de Berry-au-Bac le 14 septembre 1914 après de durs combats. Au sud du village, l'établissement du front traverse du nord au sud la cote 108 située entre le canal latéral de l'Aisne, le canal de l'Aisne à la Marne et la montagne de Sapi-gneul. Les Allemands occupent la partie est, avec une partie de la cimenterie et surtout la grande carrière ; les Français, les pentes du versant ouest. Bien décidée à repousser les Allemands de ce site stratégique qui domine la plaine de Juvincourt au nord et celle de Reims au sud, la seconde division française envoie le 148^e RI prendre d'assaut les tranchées situées au sommet de la cote. Le régiment s'y hisse avec succès le 11 novembre 1914, avant d'en être chassé au prix

Située sur la commune de Berry-au-Bac au pied du Chemin des Dames, la cote 108 est un lieu important de la Première Guerre mondiale. Les armées allemande et française s'y affrontent sur terre comme sous terre pendant toute la durée du conflit. Après guerre, elle devient de ce fait une destination recherchée du tourisme des champs de bataille. Classé monument historique en 1937, le site relève pourtant d'une mémoire conflictuelle, entre les nécessités de la Reconstruction et les volontés de sanctuarisation, entre la mémoire et l'oubli.

de lourdes pertes, le surlendemain. C'est à partir de la contre-pente désormais que les troupes françaises décident de déloger les Allemands des hauteurs de la cote 108 par le percement de galeries de mines souterraines. Leur but est de faire exploser un certain nombre de fourneaux qui déstabiliseront l'occupant en surface et l'obligeront à abandonner cette position stratégique.

La première galerie souterraine commence à être percée dès la mi-novembre 1914, dans le but d'établir un poste d'écoute. Un mois plus tard, deux galeries sont percées en vue d'attaquer les positions allemandes. Une première attaque allemande surprend les travaux français en janvier 1915, marquant le dé-

but d'une longue série d'affrontements souterrains. D'avril à juin 1915, on estime que près de 350 soldats français sont attachés aux travaux sous la cote 108. A côté des principales galeries, de véritables rameaux de combat sont aménagés pour empêcher les Allemands d'arriver jusqu'aux mines. A la même période, les Allemands entament également d'importants travaux dans le sous-sol de la cote 108, tandis que les mineurs français cherchent à passer sous leurs lignes, afin d'y déposer assez d'explosifs pour pouvoir détruire le dispositif adverse en surface.

Le 23 juin 1915, le commandement français décide de mettre feu à un fourneau de 4650 kilogrammes de cheddite. Il explose, créant un entonnoir de 40 mètres de diamètre sur 80 mètres de profondeur au centre du site. L'entonnoir ne sera jamais diminué par la suite et demeure toujours visible aujourd'hui. En juillet, la guerre souterraine reprend, jusqu'à provoquer des affrontements au pistolet et à la grenade dans les galeries d'attaque. A partir de 1916, cette confrontation s'accélère pour atteindre plusieurs explosions par semaine à certaines périodes, sans jamais faire bouger les lignes. Les préparatifs d'artillerie en amont de l'offensive Nivelle et l'assaut de la cote 108 par les troupes françaises, le 16 avril 1917, ne parviennent pas à déloger du sous-sol les Allemands. En juin 1917, ces derniers repoussent les Français sur les lignes qu'ils occupaient avant l'offensive. Enfin, le 27 mai 1918, ce sont les troupes britanniques qui vont y refluer en tentant d'arrêter les vagues d'assaut allemandes.

(SUITE DU TEXTE P. 10) ■ ■ ■

¹ Historique du 1^{er} régiment d'infanterie.

« Berry-au-Bac
vu de la cote 108. »
Photographie
allemande tirée d'un
album de soldat de l'IR
177, 1915-1916.
Coll. privée



■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 9)

« UN CRATÈRE EN ÉRUPTION »

Les opérations de la guerre des mines sous la cote 108 sont largement relayées dans la presse française en 1915 et notamment dans le journal illustré *Le Miroir* qui détaille l'évolution des travaux. La Cote 108 doit également sa notoriété aux récits des combattants. Dans un article publié après-guerre, le général de

Fonclare revient en détail sur son expérience d'officier mais aussi sur la singularité du site qu'il compare à un « cratère en éruption ». Le général en charge du secteur en 1915 raconte une effroyable guerre souterraine et détaille la vie dans les tranchées au sommet de la cote où soldats français et allemands se trouvaient parfois à quelques mètres de distance : « C'est

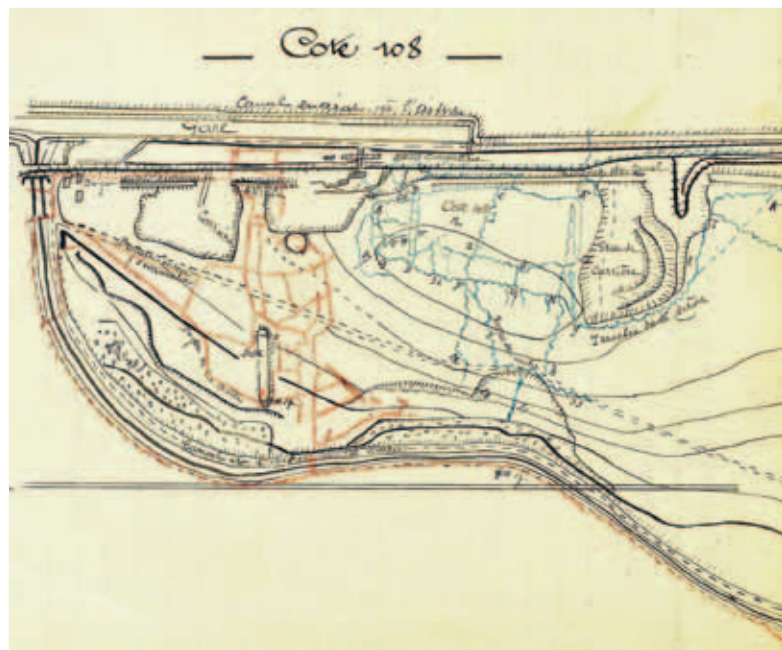
depuis le début de la guerre que l'on s'y est accroché, Allemands du côté est, Français du côté ouest voilà près de dix mois que des centaines d'hommes arrêtés face à face, gueules hirsutes et crocs découverts comme des loups, y ont creusé leurs tanières à distance de jet de pierres ou de grenades et depuis s'y fusillent, s'y mitraillent, s'y bombardent à outrance, se déchiétant et s'ensevelissant dans ces terres crayeuses et friables qui aspirent les cadavres comme un gouffre et les absorbent dans une effroyable puissance d'assimilation. Partout, à cheval sur la croupe et descendant le long des flancs, des tranchées, d'ailleurs désordonnées, jetées comme au hasard, crevées, calfatées de sacs de sable, défendues de noirs chevaux de frise et de boudins de fils de fer, des boyaux de communication à moitié éboulés, des trous d'obus âprement disputés, conquis, perdus, reconquis reperdus; c'est une guerre au couteau où les adversaires, durant les entractes, peuvent s'interpeller et s'insulter à la façon des héros d'Homère ! » [...] « Du reste cette Cote 108 était pleine de surprises du même genre au pied de ses pentes nord, sur les rives du canal de l'Aisne où nous étions véritable-

ment nez à nez avec les Allemands, nous tenions les ruines de la Cimenterie et eux les abords immédiats et à côté, une maison dite encore « Franco-boche » fut occupée pendant toute la guerre, moitié par les Allemands, moitié par nous; c'est inimaginable. J'avais vu des détails de ce genre dans le récit du siège de Port Arthur, lors de la guerre russo-japonaise et mon jugement se pliait difficilement à les admettre; mais ici je devais bien croire, pourtant, ce que mes yeux voyaient »².

Le général de Fonclare, note également avoir pris sur un soldat saxon retrouvé mort sur la cote 108, un texte à caractère patriotique similaire à la carte éditée sous le titre « Auf die Höhe 108 », qui témoignait de l'attachement au site des régiments saxons³ : « C'est à nous, Saxons cependant, qu'est consacré ce lieu, Nous y montons la garde comme à notre foyer, Et nous n'en sortons pas, Pendant des mois, âprement nous y avons lutté, Nous l'avons pris avec notre sang, baptisé avec notre

sang. Il y va de l'honneur de la Saxe aujourd'hui. Soyez vigilants et nous tiendrons à la Cote 108. »

(SUITE DU TEXTE P. 12) ■ ■ ■



Plan des aménagements
français et allemands
dans le Journal de
marche et d'opérations du
84^e RI, septembre 1915.
Service historique de la
Défense [26 N 666/2, p. 22]

SUR LA COTE 108

Dans la tranchée sur la Cote 108,
Le garde est au guet, vigilant,
Sa main sur la fidèle mitrailleuse,
« Dieu est avec nous, pour le roi et la patrie ! »

Soudain, il s'approche à pas de loup à travers champs,
« Aux armes » résonne une voix tranchante,
Le mur d'hommes tressaille comme dans un tremblement de terre,
C'est maintenant le moment crucial. — Allons-y, à la vie et à la mort
(...)

Carte postale « Auf Höhe 108 » envoyée par un soldat allemand en mai 1915. Coll. privée



² Général de Fonclare, « La Cote 108 près de Berry-au-Bac et la guerre de mines ». *La revue des questions historiques*, 1928.
³ *Ibid.*

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 11)

Côté allemand, l'endroit est très tôt considéré comme un haut-lieu de la guerre sur le front ouest. Ce sont les soldats saxons du 12^e corps attaché à la 7^e armée, tenant le secteur de Berry-au-Bac depuis 1914, qui vont largement marquer de leur empreinte le site par de gigantesques travaux d'aménagement mais aussi en réalisant de très nombreuses prises de vues. Rares sont les sites du front autant mis en images par les Allemands. Les régiments qui s'y succèdent vont abondamment le photographier avec ses imposantes installations, et notamment les hommes de l'Infanterie Regiment 177 de Dresde, attachés à la « Höhe 108 », en 1915 et 1916. Un soldat de l'IR 177^e a immortalisé dans un album son passage par la cote 108, appelée également « Karlberg ». Ce soldat anonyme a composé un album entier avec ses propres clichés. On y voit l'ensemble des infrastructures dans la grande carrière, avec ses entrées de galeries et ses sapes creusées par le 12^e bataillon de pionniers. Il photographie les wagonnets et le système de chargement et d'évacuation de la pierre extraite lors du percement des galeries de mines. En s'approchant au plus près de la première ligne, il prend avec son appareil les positions françaises et Berry-au-Bac. En s'attardant sur les différents points de vue par lesquels il photographie le site, c'est tout le paysage de guerre autour de Berry-au-Bac qui prend forme. Plusieurs cartes postales sont également éditées en Allemagne, comme cette carte montrant deux hommes installant des câbles dans une tranchée et titrée : « La célèbre cote 108 ». Une notoriété qui ne se dément pas après la guerre.



UN LIEU DE PÈLERINAGE ET DE TOURISME

En 1920, le Ministère des Régions dévastées dresse une carte de la zone rouge provisoire afin de disposer d'un état des lieux des infrastructures en prévision du classement des terres incultivables. La carte du secteur au nord-ouest de Reims, montre que le village de Berry-au-Bac, qui ne compte plus que 156 habitants, contre 820 en 1914, est alors compris dans cette

Carte postale allemande « Die berühmte Höhe 108 » (La célèbre cote 108). Coll. privée

zone. Les lignes de communication et notamment les canaux au pied de la cote 108 sont déclarés impraticables, remplis de munitions et de péniches coulées au cours de la guerre. Comprise dans la zone rouge provisoire, la cote 108 va bénéficier d'une attention toute particulière.

Le caractère particulièrement spectaculaire des cratères de mines va très vite attirer la curiosité des visiteurs des champs de bataille. Situé au bord de la route entre Reims et Laon, le site voit les curieux affluer. Le guide illustré des champs de bataille consacré au Chemin des Dames édité par Michelin en 1920, consacre une double page à la cote 108. Il



La cote 108. Ci-contre et page de gauche en haut : photographies allemandes tirées d'un album de soldat de l'IR 177, 1915-1916.

Coll. privée



est indiqué qu'après s'être garé près du canal, il faut escalader les pentes du site par des sentiers sinueux pour apercevoir « deux immenses entonnoirs de mine d'un blanc éblouissant ». De là, on peut faire un tour complet d'horizon : « On revoit, vers le nord, le champ de bataille du 16 avril 1917 ». La légende de la photo illustrant la visite du site note que l'on peut apercevoir

des touristes à l'entrée d'un abri ou d'une galerie. Là encore, la photographie va jouer un rôle déterminant pour entretenir la mémoire des lieux, comme en témoignent les dizaines de cartes postales éditées après-guerre, montrant sous des vues différentes le site de Berry-au-Bac. Cette affluence est synonyme de rentrée d'argent pour la population locale. Un buf-

fet hôtel-restaurant ouvre dans les années 1920, qui prend le nom de « Cote 108 ».

Si le guide Michelin ne s'attarde pas sur le caractère dangereux des lieux, il signale tout de même que des sections entières de soldats furent projetées et ensevelies ici. La cote 108 qui a vu disparaître de nombreux soldats tout au long de la guerre, devient un lieu de pèlerinage important pour les anciens combattants. Relayées par les anciens de l'arme blindée, après l'engagement à Berry-au-Bac de l'artillerie spéciale le 16 avril 1917, certaines associations font de la cote 108 un passage obligé vers le Chemin des Dames. Pour autant, aucun monument commémoratif régimentaire n'y a été érigé. Berry-au-Bac voit également défiler les familles à la recherche des traces d'un défunt, parfois inhumé dans le cimetière de la ferme de Moscou, situé à proximité. Des visites qui allaient cependant être contrariées.

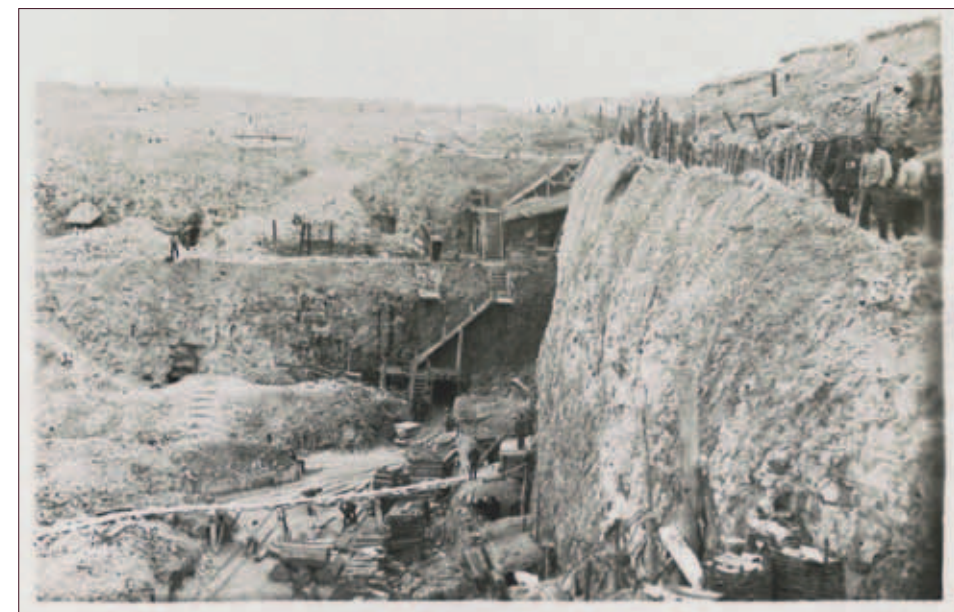
(SUITE DU TEXTE P. 15) ■ ■ ■

12



Die berühmte Höhe 108

13





Le village de Berry-au-Bac en ruines. Photographie tirée d'un album de soldat de l'IR 177, 1915-1916. Coll. privée

14



Les installations allemandes de la cote 108. Photographies tirées d'un album de soldat de l'IR 177, 1915-1916. Coll. privée



ZONE ROUGE



Carte de la zone rouge à Berry-au-Bac, 1920. BNF, département des cartes et plans, GE CC-698 [34 NO-1920-2]

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 13)

15

LE CLASSEMENT AUX MONUMENTS HISTORIQUES
A partir de 1917, un projet de classement des « vestiges et souvenirs de guerre » voit le jour, donnant lieu en 1919 à la création d'une commission spéciale au sein des Monuments historiques. Dans une liste dressée en 1919, cette commission propose de classer le village de Berry-au-Bac et la cote 108 parmi les témoignages des destructions à conserver⁴. Dès le 8 janvier 1920, un vœu est aussitôt émis par la municipalité de Berry-au-Bac afin de ne pas laisser classer le village « où peut se faire la reconstruction du pays ». Si face à cette levée de bouclier, le village est retiré de la liste, les 24 et 30 mai 1921, l'architecte d'arrondissement des Régions libérées se rend à deux reprises

à la cote 108 afin d'étudier la proposition de classement de ce vestige important de la guerre des mines. Alertée, la municipalité manifeste une nouvelle fois son désaccord auprès du préfet, « considérant que la commune peut redevenir dans un délai relativement court ce qu'elle était en 1914 ». Il conviendrait selon la municipalité « de laisser aux propriétaires de la Cote 108 toute liberté d'action », mais avec le désir « que soit laissée la plus d'étendue possible aux carrières susceptibles de reprendre leur exploitation » ce qui donnerait du travail à 50 familles, précise une délibération du conseil municipal. Comme dans beaucoup de villages sur l'ancienne ligne de front, les élus refusent de voir classer le moindre vestige. Ainsi la cote

108 échappe à l'administration des Monuments historiques, comme le village de Corbeny, le funiculaire de Vassogne et d'autres sites du Chemin des Dames. Mais la question reste vive. En 1935, le maire de Berry-au-Bac décide d'aliéner les chemins communaux parcourant le site de la cote 108. Le propriétaire, qui n'est autre que le maire, vient en effet d'acheter les terrains alentours et demande que la commune lui cède le chemin d'accès. Le chemin menant au célèbre

(SUITE DU TEXTE P. 16) ■ ■ ■

⁴ Médiathèque de l'Architecture et du patrimoine, vestiges de guerre, dossier 80 03 38.



Vue panoramique de la cote 108 après-guerre. Archives départementales de l'Aisne, 6 F1, Berry-au-Bac 2



Vue panoramique de la cote 108 après-guerre.
Archives départementales de l'Aisne, 6 Fi, Berry-au-Bac 1

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 15)

sommet du site se trouvant menacé de disparition, plusieurs conseillers municipaux tentent de raisonner l'édile et propriétaire de la cote 108, lors de la présentation de la carte du « projet d'aliénation chemin de Berry au Bac à Sapigneul », en juin 1935.

Un conseiller municipal écrit au préfet de l'Aisne. Dans une lettre conservée dans le dossier de classement du site, il rappelle qu'en juin 1935, le maire a proposé l'aliénation des chemins menant à la cote 108 au conseil⁵. Le conseiller s'oppose à une telle cession « sans la garantie du libre accès aux entonnoirs, pour tout visiteur, qu'il soit ancien combattant au non ». Il soutient le « libre accès à tout visiteur, [...] car on ne peut réserver aux militaires ou anciens combattants l'entrée d'un lieu où parents, enfants, petits-enfants et amis viendront longtemps encore honorer la mémoire des leurs ».



Carte postale envoyée du front le 1^{er} février 1918. La photographie est prise depuis les positions françaises dans Berry-au-Bac.
Coll. privée

Après une discussion mouvementée, le conseiller accepte finalement de céder les chemins, avec la promesse du maire de maintenir l'accès à la cote 108.

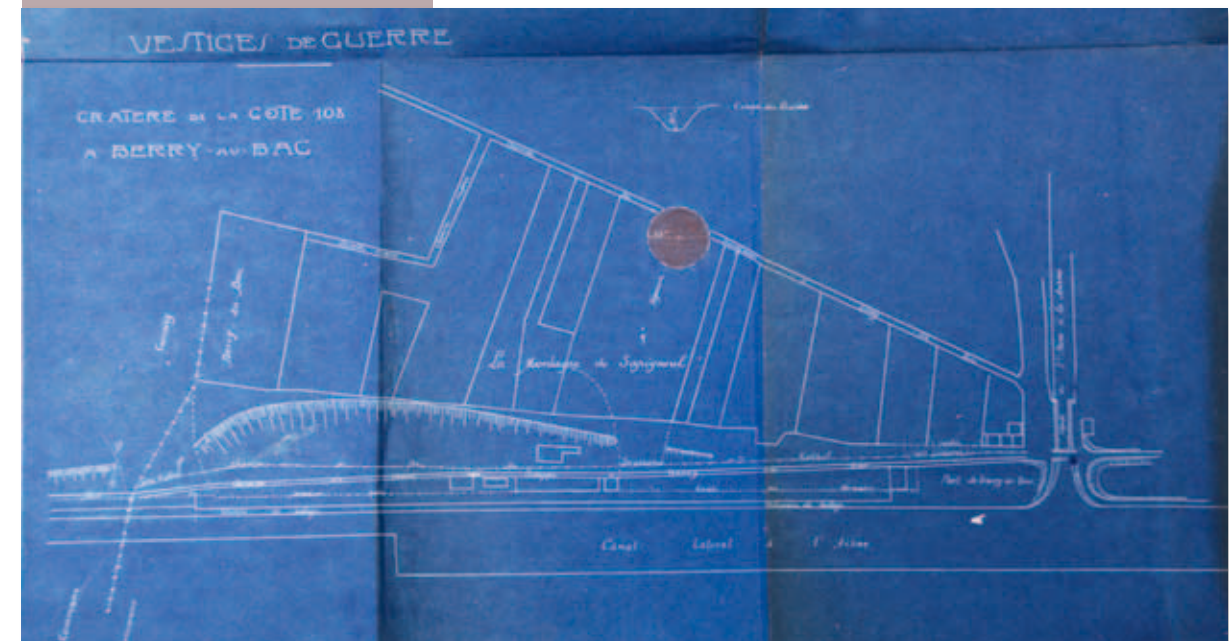
Bien qu'un habitant du village ait demandé, le 28 novembre 1935, à la préfecture d'annuler la délibération qui aliénait les chemins, devant les nouveaux plans



Le buffet de la cote 108, carte postale.
Coll. privée

⁵ Archives départementales de l'Aisne, 6806.

LE CRATÈRE



Plan de classement du cratère de la cote 108 au titre des « vestiges et souvenirs de guerre » en 1920. Archives départementales de l'Aisne, 6806

du cadastre, six conseillers municipaux réclament la promesse écrite du maire de garantir l'accès aux entonnoirs, ce qu'il refuse. Les six conseillers refusent à leur tour d'entériner les nouveaux plans cadastraux. Peine perdue, car le lendemain, le préfet entérine l'aliénation par un arrêté, conformément à la délibération municipale prise en juillet.

Mis en alerte, le monde des anciens combattants est également monté au créneau. L'Union fédérative des associations de mutilés, réformés, anciens combattants, veuves, orphelins, ascendants et victimes

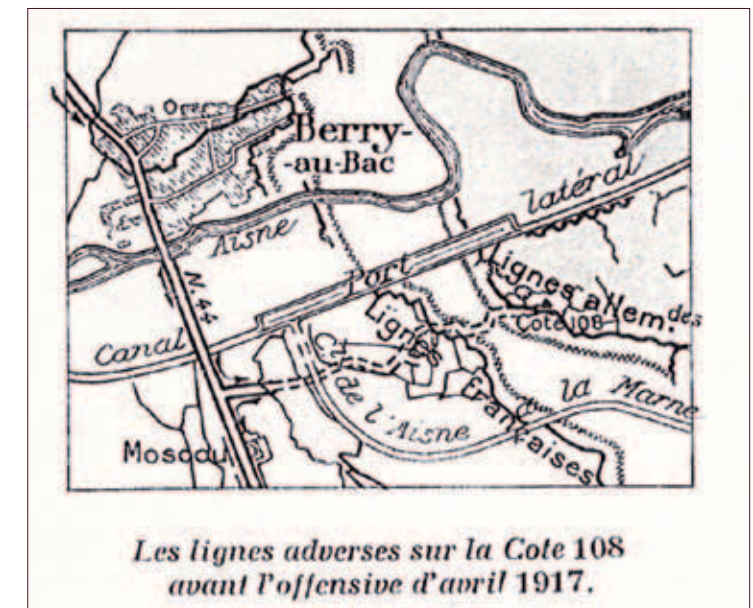
civiles de la guerre, de l'Aisne, est saisie au même moment d'une plainte au sujet de la suppression des chemins d'accès à la cote 108. La fédération se propose alors de demander le classement du site au titre des Monuments historiques afin de pouvoir garantir l'accès à ce qu'elle qualifie de « terre sacrée ». Une démarche qui est aussitôt contestée par le maire de Berry-au-Bac, rappelant le fait que les Monuments historiques n'avaient pas classé le site dans les années 20, ce qui, écrit-il au préfet, « m'assurait sur la totalité de la cote 108 la liberté d'exploitation des carrières

indispensables au fonctionnement de l'industrie d'avant-guerre actuellement réinstallée ». Informé par le préfet des « protestations véhémentes des anciens combattants contre l'incinération possible des restes de leurs camarades », le ministre de la Guerre reprend en 1936 l'affaire en main. Il s'inquiète du devenir du site « appelé à disparaître du fait d'extractions effectuées en vue de la fabrication de chaux industrielle ». Et il approuve la nécessité d'une

(SUITE DU TEXTE P. 18) ■ ■ ■



Berry au Bac, *Guide illustré Michelin des champs de bataille* (1920), page 119. « ENTONNOIR DE LA COTE 108. On aperçoit des touristes sur le sentier et l'entrée d'un abri. »





■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 17)

protection d'urgence de ce lieu où « reposent des corps de nos soldats morts héroïquement pour la France ». Alerté également par le préfet, le ministre en charge des Beaux-Arts, consent à lancer une procédure de classement. Reprenant les arguments de 1919-1920, le décret de classement parmi les Monuments historiques de la cote 108 est signé par le Président de la République, André Lebrun, le 11 janvier 1937. Après un refus d'inscrire aux bureaux des hypothèques le plan proposé par le ministère, deux plans rectifiés des terrains classés parviennent en mairie de Berry-au-Bac à la fin de l'année 1937, mettant un terme à l'exploitation du site autour du cratère principal.

La cote 108 demeure l'un des sites emblématiques de la guerre souterraine de la Première Guerre mondiale. Poussée à outrance, la guerre des mines n'a pas seulement tué un grand nombre d'hommes, elle a déformé durablement le paysage et marqué profondément la mémoire des lieux. Par leur ampleur, les vestiges de la cote 108 peuvent être considérés comme un symbole des enjeux de mémoire au Chemin des Dames durant l'après-guerre, où s'affrontent les volontés de protéger le champ de bataille et l'impératif de reconstruction pour les populations locales. Ce débat est en parti clos en 1937 avec le classement de la cote 108. Les projets d'exploitation du site se heurtent alors à une mémoire combattante toujours très vive. Pro-

Carte postale montrant des visiteurs photographiant la cote 108. Coll. privée

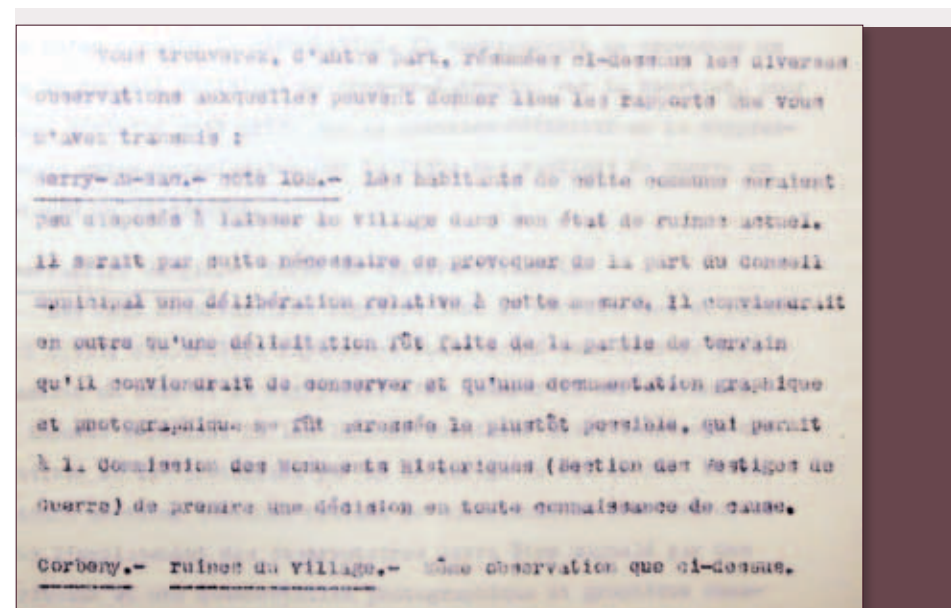
tégé par son statut de Monument historique, le site axonais tombe dans un certain oubli après la Seconde Guerre mondiale. Depuis quelques années, il est devenu l'objet d'une curiosité sans limites, notamment de la part de fouilleurs et de collectionneurs peu scrupuleux.

Sortir de l'oubli la cote 108 tout en assurant sa protection, tel est l'objectif que l'association « Correspondance Cote 108 », dont les propriétaires du site sont partie prenante, s'est fixé à l'occasion du centenaire de la Grande Guerre.

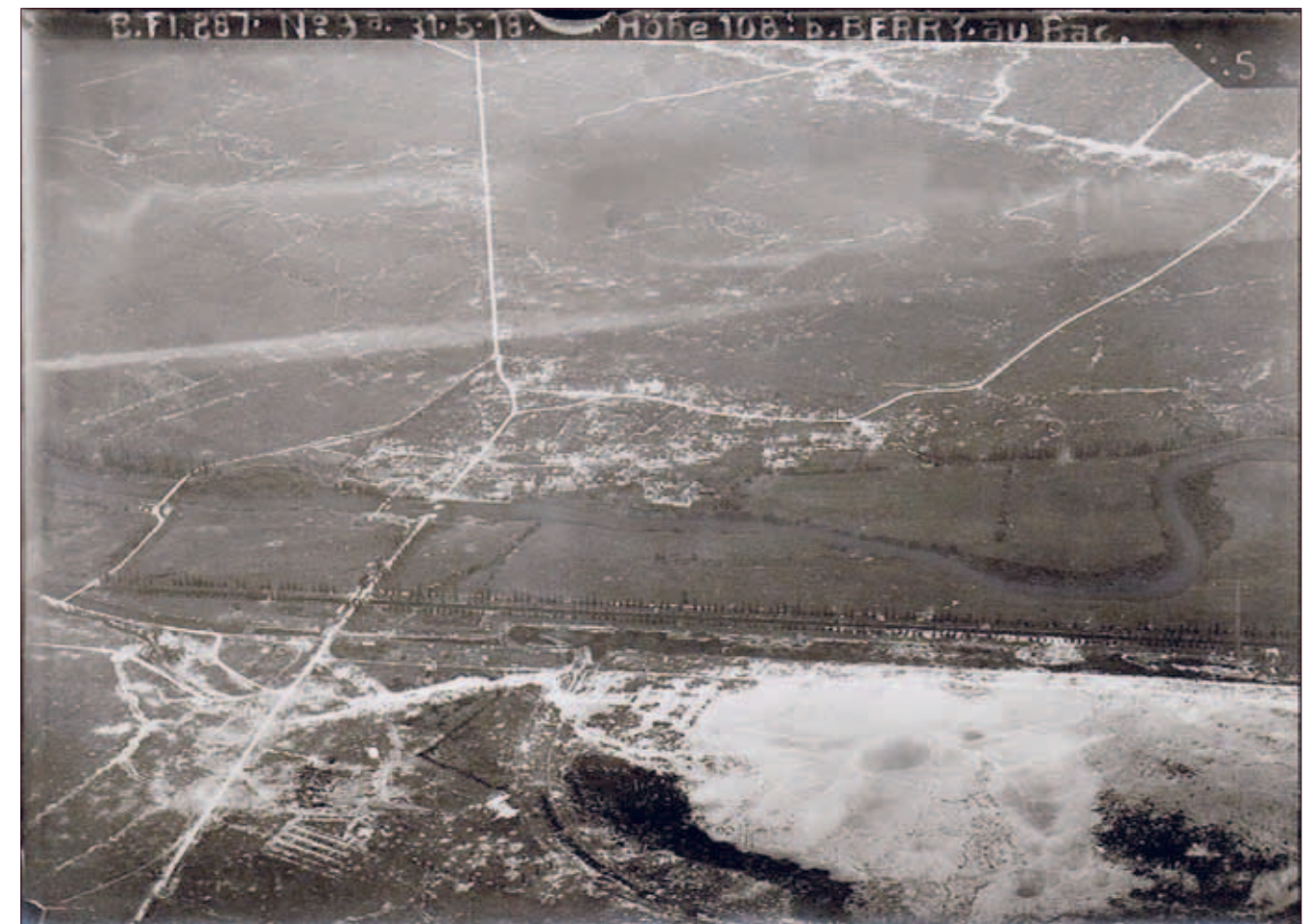
Franck VILTART

Remerciements à Mme Hallier, maire de Berry-au-Bac, Frauke Michler, Yves Fohlen et Denis Rolland.

Texte extrait du dossier de projet de classement de la cote 108 au titre des vestiges de guerre, 1920. Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, dossier 80 03 38



Vue aérienne du cratère principal de la cote 108 dans les années 1950-1960, carte postale. Coll. privée



Photographie aérienne oblique prise par un observateur allemand le 31 mai 1918. La cote 108 et Berry-au-Bac. Coll. privée



Charles Naillod
à 31 ans (1907).
Coll. Naillod/Lévy-Viet



Charles Naillod autoportrait
réalisé devant un miroir,
« aux Eclapés » à Poix, le 13
octobre 1916.
Coll. Naillod/Lévy-Viet

De la Butte au front, LES CARNETS D'UN PEINTRE MONTMARTROIS

20

Charles Naillod (1876-1941), peintre parisien, part à la guerre en août 1914 avec ses crayons et ses pinceaux. Il en revient en 1919, riche d'un fonds remarquable, plus de 500 pièces - dessins, gouaches, encres, aquarelles et photographies - en partie réunies dans 20 carnets illustrés qui racontent une partie de son expérience. Son arrière-petite fille, Anne Lévy-Viet, écrivain public, retrace le parcours de ce territorial (15^e RIT), portraitiste, paysagiste, caricaturiste qui a peint et dessiné ses camarades, les travaux, les moments de détente et des paysages du front.

L'INFAILLIBLE DÉTERMINATION D'UN JEUNE BOURGEOIS PARISIEN.

Peintre, dessinateur, aquarelliste, portraitiste, caricaturiste, Charles Naillod pose, le 6 juin 1876, son premier regard sur le monde qui l'entoure. Comme d'ordinaire à l'époque, la naissance a lieu au domicile de ses parents, rue de Constantinople dans le 8^e arrondissement de Paris. Charles, Marie, Alexandre est le troisième enfant de Joseph Naillod et de Fanny, née Chol. Quatre autres viendront ensuite dont son jeune frère Guy qui peindra aussi mais, pour éviter toute confusion, sous le pseudonyme de « Dollian », parfaite anagramme de « Naillod ».

Installés dans la capitale depuis au moins quatre générations, les Naillod vivent très aisément du commerce de la soie qu'ils développent non seulement à Paris, mais aussi à Lyon, et même Constantinople. Comme beaucoup de garçons de cette « bonne bourgeoisie » catholique, traditionaliste aisée, Charles est élevé chez les pères maristes.

La famille semble totalement à l'abri du besoin jusqu'à ce jour de 1893 où Joseph meurt très brutalement, à quarante-huit ans, dans des circonstances d'autant plus troubles qu'il s'avère, dès le lendemain, qu'il est ruiné. Sans être tout à fait pauvres, sa femme et ses enfants connaissent désormais la gêne financière. Agé de dix-sept ans, Charles se fait embaucher un temps chez un marchand de tissus, rue de la Bourse, pour contribuer à l'entretien de la famille. Il y reste deux ans au bout desquels, n'y tenant plus, il avoue

à sa mère son vœu secret : entrer aux Beaux-arts pour se consacrer exclusivement à la peinture, et en faire son métier. Cet aveu, Charles le fait après mûre réflexion mais dévoré d'appréhensions : comment sa famille, si peu au fait des questions artistiques, d'une part, et si démunie financièrement, d'autre part, va-t-elle réagir ? L'argent manque, il le sait. Il a gardé en mémoire la profonde amertume de sa mère quand son frère aîné, Paul, admis à Polytechnique peu avant la mort de leur père, avait dû y renoncer faute de pouvoir payer l'école. Il sait que ses revenus ne sont pas de trop dans le budget familial. Il a tourné et retourné tous les aspects du problème dans sa tête, mais il sait aussi, par-dessus tout, qu'il ira au bout de son projet, avec ou sans l'adhésion des siens.

Charles redoute un refus et pourtant, à sa grande surprise, Fanny Chol - dont la réputation de femme rigide et fermée n'était plus à faire - non seulement l'écoute mais n'hésite pas un seul instant à casser pour lui la tirelire prudemment conservée « au cas où », qui n'avait pas suffi pour les études de Paul. En 1895, il voit donc son rêve se concrétiser avec le soutien des siens et franchit les portes des Quat'zarts, alors dirigés par Paul Dubois. Admirateur de Jean-Baptiste Corot et Gustave Courbet, il travaille dans différents ateliers, notamment ceux de Fernand Cormont ou de Jean-Joseph Benjamin-Constant mais, surtout, dans celui de Jean-Paul Laurens dont il dira toute sa vie qu'il était son maître.

(SUITE DU TEXTE P. 22) ■ ■ ■



Quelques types de territoriaux,
carnet n°15.
Coll. Naillod/Lévy-Viet

LE FONDS NAILLOD/LÉVY-VIET

CONSTITUÉ au cours des quatre années de guerre, ce fonds réunit quelque cinquante pièces personnelles de Charles Naillod. Parmi elles, vingt carnets illustrés, mais aussi des pièces éparses : dessins, gouaches, aquarelles, encres de l'auteur. Des photographies ont également été conservées et soigneusement commentées par Naillod, après la guerre. Sont notamment renseignés les identités, parfois les surnoms, les fonctions, les grades, les occupations dans la vie civile, des camarades et gradés, mais aussi les lieux et événements en cours ou récents. Toutes les données sur les personnages représentés ont fait l'objet d'une recension systématique par Anne Lévy-Viet.

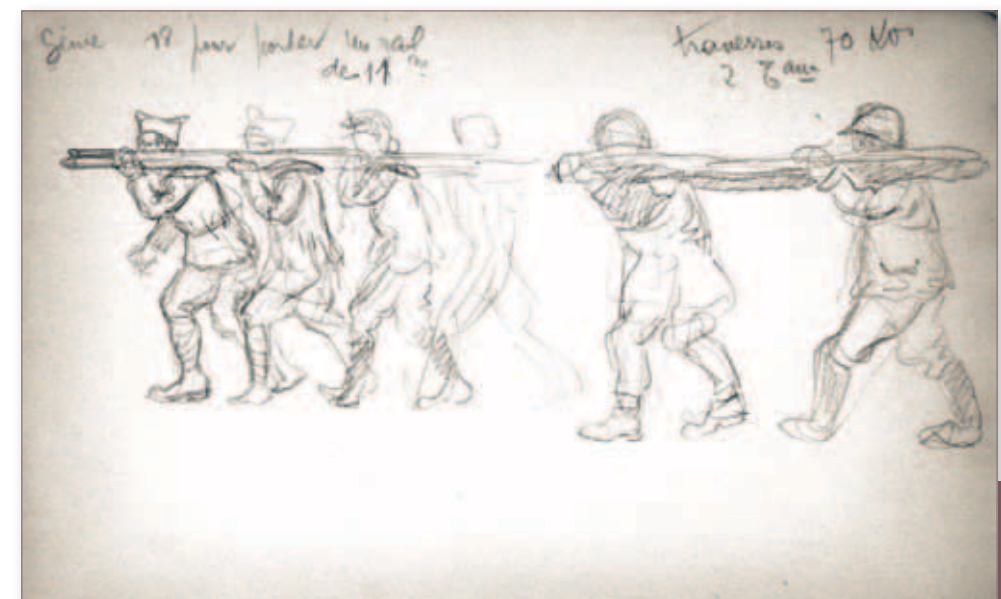
Les couvertures des carnets, soigneusement numérotées par Naillod de 1 à 20, portent mention des dates de la période couverte. Seuls deux carnets font défaut. La famille de l'artiste pense qu'ils ont été donnés à un mu-

Le trait le plus remarquable du travail de l'artiste-soldat c'est probablement l'observation des corps. Sous le crayon de Naillod l'humanité du combattant éclipe son uniforme.

sée (Reims, ou le mémorial de Verdun ?) mais aucune trace n'en a été retrouvée à ce jour. Il semble, en tout cas, que ces deux carnets, portant les numéros 17 et 18, couvraient la période septembre 1917- juin 1918 puisque le précédent (n° 16) est antérieur et le suivant (n° 19) postérieur à ces dates. Les deux derniers carnets (n° 19 et n° 20) correspondant à la période du 1^{er} juillet au 22 octobre 1918, ne concernent pas la 5^e compagnie du 15^e régiment d'infanterie territoriale de Laon. Celui-ci a en effet été dissous le jeudi 14 février 1918.

Si les aquarelles et gouaches « volantes » sont remarquablement conservées, l'état des carnets est variable en fonction de la qualité du papier. Naillod a utilisé de véritables carnets ad hoc, mais aussi des blocs de correspondance aux pages très fines. Les photographies ayant subi les outrages du temps sont de qualité inégale. L'examen du fonds a permis de retenir, pour *La lettre du Chemin des Dames*, plusieurs sujets relatifs au vécu quotidien du soldat pendant la Première Guerre mondiale : paysages du front, portraits, hommes au travail, détente, attente, figures féminines etc. La sélection de dessins et aquarelles présentée dans les pages suit une logique thématique, à l'exception des œuvres qui concernent la présence du régiment de Naillod au Chemin des Dames (avril-juillet 1917) regroupées dans quatre pages. Si les paysages peints sont nombreux, le trait le plus remarquable du travail de l'artiste-soldat c'est probablement l'observation des corps... sous le crayon de Naillod l'humanité du combattant éclipe l'uniforme.

L'ensemble du fonds Naillod/Lévy-Viet est consultable sur simple demande à l'adresse suivante : levyviet@msn.com



Porter des
traverses
de 70 kg,
carnet n°14
Coll. Naillod/
Lévy-Viet

21

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 20)

PEINTRE DE MONTMARTRE. QUAND LE RÊVE SE FAIT RÉALITÉ.

Fin 1898, Naillod est installé dans son premier atelier, au 26 de la rue de Chabrol. Sous le pseudonyme de Carlos-Bady, il produit nombre de portraits, nus, caricatures et paysages de facture très classique qui lui permettent de vivre agréablement. En 1906, il expose pour la première fois au Salon des indépendants installé, comme chaque année depuis dix-huit ans, au Grand Palais. Dix-huit ans, c'est également l'âge de Marguerite Péguet, cousine pour le théâtre qu'il rencontre cette même année et dont il tombe éperdument amoureux. Il fait d'elle de nombreux portraits et croquis. Très vite, le couple se met en ménage au 31 rue Lamarck, en contrebas du Sacré-Cœur. Très vite aussi, l'adoration de Charles pour Marguerite a des répercussions inattendues sur la production du peintre car cette belle fille, aussi superficielle que dépensière, ne souffre aucune contrariété et lui,



Nina, la femme de Charles Naillod à Paris.
Coll. Naillod/Lévy-Viet

qui la sait très courtisée, ne peut rien lui refuser. Les fins de mois étant de plus en plus difficiles à boucler, Naillod honore toujours davantage de commandes : dessins de mode, publicités, affiches de spectacles, etc. Il crée même des cartes à caractère légèrement « pornographique »¹ qui se vendent fort bien dans les ruelles de Montmartre.

De leur amour naît Paulette, en 1909. L'année suivante, Charles épouse Marguerite au grand dam des Naillod. La pieuse et rigide famille rejette cette union avec « une personne qui vient d'on ne sait où ». Mais, là encore, Charles se montre inflexible. Certes, il aurait préféré que tout se passe au mieux mais c'est avec Marguerite qu'il veut faire sa vie et personne ne pour-

■ **Paris, Marguerite Péguet (Nina) et Paulette, épouse et fille de Naillod** ■



Paulette, la fille de Charles Naillod, à 7 mois en mars 1910. Coll. Naillod/Lévy-Viet

ra l'en empêcher. S'accommodant, dans un premier temps, de la situation, il continue son petit bonhomme de chemin sans s'occuper des vagues qu'il provoque chez les siens. Jusqu'au jour où — sa mère refusant de le recevoir avec sa fillette de dix-huit mois au motif que cette enfant est celle d'une moins que rien — il jure de ne plus jamais revenir. Il tiendra parole.

PEINTRE DE GUERRE. LA CRÉATIVITÉ SALUTAIRE.

Cheveux et sourcils châains, yeux bleus, front haut, nez moyen, bouche moyenne, grand menton, visage ovale, taille 1,67m, degré d'instruction générale 3, instruction militaire exercée : telle est la description de Charles Naillod qui ressort de sa fiche militaire. Le 4 août 1914, Charles, alors âgé de 38 ans, monte dans un train à destination de Laon. Répondant à l'ordre de mobilisation générale, il va rejoindre le 15^e régiment d'infanterie territoriale (RIT), 2^e bataillon, 5^e compagnie.

Dans son barda : des carnets, des crayons, des pinceaux, quelques tubes, de l'aquarelle. Tout un matériel léger, facile à emporter, qui lui permettra de constituer son trésor de guerre.

Mais en partant, ce 4 août, alors que la guerre était encore communément envisagée comme une simple formalité, Charles préméditait-il de témoigner et savait-il seulement quel témoignage il allait livrer ? Ou bien prévoyait-il simplement — en tant que territorial censé ne pas se trouver en première ligne — de tuer le temps en croquant ? Les deux, mon général, serait-on tenté de répondre. Devenu dessinateur au front, notre montmartrois travaille certes sur ordre mais aussi, chaque fois qu'il le peut, pour lui-même. Parce qu'il ne sait pas vivre ni faire autrement. La peinture fait partie intégrante de son être, c'est pour lui une fonction vitale : Naillod peint comme il respire ! C'est par le prisme de l'art qu'il appréhende et apprivoise le monde et les individus, y compris en pleine guerre.

Lorsqu'il arrive à Laon, Charles Naillod découvre les cantonnements installés entre la place du Palais de Justice et la Citadelle. Comme la veille, la journée du 4 août est consacrée à l'accueil des flots d'arrivants. Il règne là une grande agitation. Chacun, après avoir décliné son identité, reçoit son paquetage : habillement, vivres de réserve, armes et munitions, tout le matériel

¹ Au vu des critères de l'époque.



nécessaire à un territorial. Se croisent ici pêle-mêle ces hommes de plus de trente ans, en bonne santé et capables de manier le fusil. Il y a ceux qui n'en reviendront pas, ceux qui y laisseront leur santé, leur autonomie, ceux qui auront la chance d'être sains et saufs... en apparence du moins car, dans la réalité, personne n'en sortira indemne ; jamais aucun d'entre eux n'oubliera. Première victime de cette Grande Guerre, première enterrée : l'insouciant « vie d'avant ».

Désigné comme régiment de garnison de forteresse, le 15^e territorial qui dépend du 9^e corps d'armée et, administrativement, de la deuxième région militaire est commandé par le lieutenant-colonel Souillard avec, à l'Etat-major du 2^e bataillon, le capitaine Forget, le docteur Macroz et le lieutenant Plagnol.

Le 5 août au matin, les 31 officiers et les 2 807 hommes de troupe du régiment quittent Laon pour Verdun par le rail, en trois détachements. La plupart des unités des 1^{er} et 2^e bataillons sont adjointes au 166^e régiment d'active. La cinquième compagnie, celle de Naillod, est postée à Moulainville, sous-secteur en première ligne.

Nommé caporal fourrier (il deviendra sergent en novembre), Naillod a en charge l'approvisionnement en vivres et le logement des hommes. Le capitaine Forget, hospitalisé dès le début des hostilités, est remplacé le 7 août par le capitaine Quonian au commandement de la 5^e compagnie.

Ce même jour, Naillod ouvre son premier carnet de guerre ; sur la deuxième de couverture, il mentionne : « En cas de mort, remettre ce carnet à Mme Naillod, 5 rue St Vincent de Paul. Paris. » Sont également consignés les noms et adresses de deux camarades parisiens, comme s'ils ne devaient pas manquer de se revoir prochainement dans la capitale : « Hacquart, St-Major. 108 av des Ternes, Charcuterie » et « Ferré 5 rue de Palestine ».

Le 14 février 1918, lorsqu'il annonce officiellement la décision du haut-commandement de dissoudre le 15^e RIT, le lieutenant-colonel Souillard écrit : « Dans la grande guerre actuelle ce régiment aura fait campagne et tenu

le front, sans interruption, depuis les premiers jours des hostilités jusqu'au terme de la carrière assignée à son Drapeau déployé, sur la soie duquel les noms de « Verdun » - pour vingt-trois mois de défense consécutive - de « Champagne », de la « Somme » et de l'« Aisne » mériteront de marquer sa participation à d'héroïques exploits ».

Verdun, la Champagne, la Somme, le Chemin des Dames. Tous ces noms de batailles résonnent à l'infini du tonnerre des obus et des tirs de mitrailleuses. Ils évoquent inmanquablement le sang, l'effroi, les cris, les hommes qui tombent, morts ou blessés ; le chaos. Ainsi, pendant les premiers jours de Verdun, les bombardements sont si violents et si répétés que les tranchées sont complètement bouleversées. Les hommes du 15^e RIT se réfugient dans quelques abris et dans les tranchées de seconde ligne où les obus n'arrivent que par intermittence. Le 23 février, alors que le bombardement est ininterrompu aussi bien sur les premières positions que sur les secondes, ainsi que sur les villages d'Abricourt, Hautecourt, Hermeville, Charles tient encore et toujours à témoigner de ce qu'il voit du Bois d'Autry puis, quelques jours plus tard, le 27 février 1916, du Bois Chenu quand sa compagnie reçoit l'ordre du colonel Ordioni du 366^e d'y creuser des tranchées et des boyaux. De même, tout au long des dix mois de cette effroyable bataille, il va tour à tour croquer le camp de la Béaule (parfois écrit camp de la Behole, ou encore de la Beholle) ; un vieux RAT sur la route de Belycourt, à Regret ; les rondes de jour et de nuit des territoriaux ; les dégâts causés par les obus sur la cathédrale de Verdun, le lycée Marguerite et la prison ; les travailleurs partant au chemin des vignes. Le 2 juin, lorsqu'il représente la territoriale qui se rend au travail, Naillod note : « Les hommes s'en vont par demi-section, rasant les murs dans la crainte des obus qui tombent sans discontinuer [...] un obus qui vous blesse ou vous tue, on ne l'entend pas ». Du reste, le 15^e RIT n'a pas à rougir de son action comme l'attestent les félicitations reçues

■ **Laon, période militaire (15^e RIT) 1913**

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 23)

le 4 novembre 1916 du général Andrieu, commandant la 152^e division d'infanterie : « Pendant les dernières opérations les militaires du 15^e régiment d'infanterie territoriale ont prêté à la 152^e division d'infanterie un concours généreux et dévoué. Ils ont dû accomplir une tâche très dure, souvent périlleuse ; grâce à leur courage et à leur endurance, ils l'ont menée à bonne fin. Les troupes de la 152^e division d'infanterie n'oublieront pas les services rendus par leurs camarades du 15^e régiment d'infanterie territoriale. Je les ai signalés à l'attention bienveillante du général commandant le 9^e corps d'armée et je vous en exprime personnellement toute ma satisfaction ». Au général commandant il précise que « [...] Le mauvais temps et l'état du terrain, la violence et la fréquence des bombardements ont rendu leur tâche très pénible ».

Deux semaines plus tard, le 18 novembre 1916, c'est au tour du lieutenant Lancrenou, commandant la 17^e division d'infanterie, de s'adresser au lieutenant-colonel Souillard en ces termes « Les territoriaux du 15^e peuvent dire avec fierté qu'ils ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour soutenir aussi loin que possible l'effort des troupes de première ligne ».

Comme les camarades, Charles Naillod a vécu ces événements. Il a connu la vie dans les tranchées avec tout ce que cela impliquait. Deux fois blessé, il fut décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire. Il racontait d'ailleurs que, dessinateur de ligne pour Mangin, il s'était trouvé avec le général dans un poste d'observation d'où ils surveillaient le front. Lorsqu'ils ont soudain été pris pour cibles, Mangin a demandé :

« Vous avez des enfants sergent ?

J'ai une fille, mon général ;

Alors descendons, ça devient vraiment chaud ici ».



Sentinelle à Moranville, le 21 novembre 1914.

Coll. Naillod/Lévy-Viet

Pourtant, dans ses carnets de guerre, aucune représentation de l'horreur. Des paysages ponctués d'annotations précises sur les lieux où sont tombés les obus, le calibre de ceux-ci, les types de fumées dégagées, mais pas de combats ; pas de corps ; guère de sang si ce n'est sous le ventre d'un cheval. Pendant ces quatre années, quand son emploi du temps le lui permet, Naillod réalise les portraits des sous-officiers de son bataillon : les sergents Hacquart, Signolle, Tournet, Barrate, l'adjudant Franconin, le caporal Lacoux mais aussi des gradés et des poilus. Il représente également les marmites et bouteillons sur le feu, le lavabo, la popote, les cahutes, postes de garde, tranchées et boyaux, bureaux et feuillées ; la lecture du journal, la messe au camp, le repos, les vêtements, la météo, le travail, les femmes, les prisonniers... toutes les situations qui témoignent du quotidien des soldats. Tous ces thèmes, Naillod les traite sans les hiérarchiser, avec la précision d'un entomologiste. Caricaturiste émérite, il croque subtilement son entourage sans jamais verser dans l'outrance. Ses productions sont, la plupart du temps, accompagnées d'un commentaire ajoutant à la fois au comique et au sérieux, voire à la gravité de l'image. Indissociables, dessins et mots se mettent mutuellement en valeur. Là encore le but est double : rendre compte des réalités quotidiennes de la vie des poilus tout en amusant les

copains pour désamorcer un peu les tensions qui sont, de toutes façons réelles et vécues. Il fera ainsi tout au long de ces quatre années. En toute circonstance, même au cœur des plus terribles batailles, alors qu'il effectue avec le plus grand sérieux son travail de dessinateur de ligne, Charles tient à nous livrer une autre vision, celle des temps morts de la guerre. Ainsi, en septembre 1916, alors que sa compagnie est installée à Poix et que la salle de bal du bar « Aux Eclopés » est aménagée en dortoir des sous-officiers, il représente les soirées organisées pour les divertir [Dessins : 1916. Septembre 7 et 8 : Mailly. Minuit à la Casbah]. Et même lorsqu'il séjourne quelques jours à l'Hôpital H 78 d'Amiens, il dessine encore et toujours fidè-



Une allée Boueuse, le 23-02-15.
Coll. Naillod/Lévy-Viet

Bois Chenu, 4^e C^{ie}, 27 février 1916. Au fond bois Moranville
Coll. Naillod/Lévy-Viet

lement son entourage : les infirmières, les mutilés, les voisins de lit, les visiteurs [Dessins : 1916. 15 au 18 nov : Hôpital Amiens. H78-S27-L2H].

A la veille de l'offensive du Chemin des Dames, en exécution de la note V 5651/1-4 en date du 12 avril 17, les 38 sous-officiers en excédent de la 5^e armée, appartenant aux classes 1896 et plus anciennes, constitueront désormais une réserve de personnel établie à Branscourt au siège du commandement d'étape du champ de bataille. Sous-officier de la classe 1896, Naillod n'en est pas. Il suit donc à Muscourt, le 13 avril, son régiment mis à la disposition du général commandant le génie de l'armée. Dès le lendemain, le 15^e RIT doit faire mouvement et utiliser le pont 20 sur le canal et la passerelle 20 sur l'Aisne pour gagner son bivouac dans la nuit du 14 au 15. Le 1^{er} bataillon est affecté aux travaux de l'itinéraire n°3, le 2^e bataillon — celui de Naillod — aux travaux de l'itinéraire n°4. Le commandement du génie de la 10^e armée précise ce qu'il attend du personnel dans une note aux chefs de bataillons :

- 1) Route à partir de l'Aisne et traversée des positions françaises,
- 2) franchissement des positions ennemies,
- 3) Descente sur l'Ailette.

Les cantonnements bivouaqués au nord de l'Aisne sont réservés par le 18^e corps d'armée qui donnera au 15^e RIT ses prochains ordres de mouvements. Le 14 avril, un télégramme chiffré annonce que le général commandant en chef accorde à ses troupes une ration supplémentaire d'eau de vie qui devra « être perçue de manière à être consommée par les troupes le jour J ». Le 17 avril, les travailleurs du 2^e bataillon franchissent l'Aisne à 4 h 30 sur ordre particulier de la 10^e armée, sans que l'état-major en ait été averti. Ils arrivent à Romain à 10 heures. Pendant plusieurs semaines ils travailleront dans les environs, aux carrières de Roucy, sur les routes de Ventelay à Concreux ou de Roucy à Ventelay, notamment [Dessins carnet 14].

Pendant cette offensive, les réalisations peu nombreuses de Naillod ne laissent aucune place à la légèreté. Des grottes de Romain à la carrière de Roucy — où, vaguement pour un temps, il se représente courbé traversant un boyau obscur pour livrer le courrier — en passant par les routes sur lesquelles s'activent les territoriaux, la production du peintre trahit son épuisement. Naillod l'ironique, l'amuseur public qui sait sourire de tout, qui est heureux de faire rire les autres, [représentation, par exemple, de Quonian réalisée de mémoire « avec tous ses ridicules », ou de la mère et la fille « aussi laides que des truies », ou encore de caricatures] de leur faire oublier un moment leurs conditions de vie, n'a plus le cœur à ça.

Enfin, le 11 novembre 1918, les volées de cloches saluent partout l'annonce de l'Armistice, et les scènes de liesse se propagent dans toutes les villes, tous



Nina, la femme de Charles Naillod et leur fille Paulette.
Coll. Naillod/Lévy-Viet



les villages de France. Les drapeaux tricolores fleurissent aux fenêtres. Malgré une météo peu avenante, novembre a des airs de printemps ; on sort, on rit, on chante, on s'embrasse. Naillod, lui, qui n'a vécu qu'en songeant à ce jour où il reprendrait sa douce vie parisienne avec sa femme et sa fille adorées, recule. Il ne rentrera pas ; pas tout de suite. Quelques mois plus tôt, il a reçu de Marguerite une lettre d'amour. Ce fut la dernière. Ce courrier, en effet ne lui était pas destiné. A Paris, où la vie continue et où elle savoure les délices de la liberté, la frivole jeune femme a, « par simple distraction », interverti dans les enveloppes la lettre à l'amant du moment et la lettre au mari. L'amant, la femme, le cocu, tous les ingrédients du comique de boulevard sont rassemblés ; au front, pour Charles, c'est une tragédie qui se joue. Au point que le chef de sa compagnie, redoutant qu'il ne s'expose volontairement à la mort, l'interdit d'assaut pendant plusieurs semaines.

A l'Armistice donc, après avoir survécu à tant de combats, à tant d'horreur, Charles n'a pas le courage d'affronter la vie sans elle. Pas tout de suite. A l'image de ces régions dévastées par la guerre, il a besoin de se reconstruire et, pour cela, il lui faut du temps. Alors, il s'engage dans l'occupation de l'Allemagne.

MONSIEUR NAILLOD, LE PEINTRE DE PARIS. Le 16 février 1919 pourtant, parce qu'un « petit Poulot » l'attend [Image de la deuxième de couverture d'un carnet où la photo de Paulette est accompagnée d'un mot « Du petit Poulot à mon papa chéri »], les pas du peintre battent à nouveau le pavé de Montmartre. Installé au numéro 56 de la rue de Douai, il reprend progressivement ses activités et reprend la production de portraits, paysages, scènes historiques.

Jusqu'à ce jour de 1938 où l'indéfectible parisien, âgé de 62 ans, décide de quitter la capitale. Il va rejoindre à Lectoure, dans le Gers, sa fille, son gendre et son unique petit-fils, Jean-Paul qui doit son prénom au maître JP. Laurens. Là-bas, très vite et pour la première fois de sa vie, il se fait une place de choix parmi les personnalités locales.

Le 13 juin 1941, Charles Naillod est emporté par une fulgurante tumeur maligne. Le jour de ses obsèques, notables et anonymes lectourois se mêlent au long cortège funéraire pour accompagner « Monsieur Naillod, le peintre de Paris », jusqu'au cimetière Saint Gervais.

Anne LÉVY-VIET

Les nouvelles d'Italie sont mauvaises. Ma sape au Bois des Haies, 1917.
Coll. Naillod/Lévy-Viet

PAYSAGES

La ferme du Haut-Bois, 1-3-15.
Coll. Naillod/Lévy-Viet



26

La ferme du Haut-Bois vue de 215, le 13 juillet 1915.
Coll. Naillod/Lévy-Viet



De la cote 219, 21 mai 1915, par un temps gris. Arbres de la ferme de l'Hôpital.
Coll. Naillod/Lévy-Viet



27



Ligne par ligne de gauche à droite :

- Camp de Mailly, le 12 sept. 1916.
- Bois de Montrichel, 15-2-1915.
- Ma cagna Bois Fages, le 15 juillet 1916.
- Une sentinelle veillant par le viseur cote 219, 5 juillet 1915.
- Grimancourt du bureau de la 5^e, 21-3-15.
- Notre gourbi Montrichel, 22-7-15.
- Porte d'entrée ferme de l'Hôpital, le 18 juin 1915.
- Eglise d'Hermeville, le 5 avril 1915.

Coll. Naillod/Lévy-Viet



MARCHES ET TRAVAUX



Ci-contre :

- Déchargement d'obus de 120 par les territoriaux à Baslieux-les-Fismes, le 24-3-17.
- Soulier de soldat après 8 mois de guerre.
- Camp de Chambrecy n°3 Baslieux-les-Fismes, le 24-3-17.

Coll. Nailod/Lévy-Viet

Ci-dessous de gauche à droite et de haut en bas :

- La retraite du Bois d'Autry, le 24-2-16.
- Dessin, carnet n°14.
- Amiens, 17-11-16.
- Les cuisinots de la 13^e, 19 octobre 1914.

Coll. Nailod/Lévy-Viet



Ci-contre :

- Baslieux-les-Fismes, le 29 mars 1917, territoriaux au travail.
- Sur la route de Roucy à Ventelay, le 26 avril 1917, Nailod vague-mestre.
- 6-7-17, dessin, carnet n°15.

Coll. Nailod/Lévy-Viet



Ci-dessous de gauche à droite et de haut en bas :

- 9-7-17, territoriaux au travail, carnet n°15.
- 9-7-17, territoriaux au travail, carnet n°15.
- Sur la route de Roucy les Taux du 113^e T^{MI}, 5 mai 1917.
- Au chantier C. 2 près de Muscourt, Pâques 8 avril 17.

Coll. Nailod/Lévy-Viet



GALERIE DE PORTRAITS



Ci-dessus de gauche à droite :

- Infanterie Grimancourt, 21-1-15.
- Poix, la visite, 28-10-16.
- Territoriaux travaillant ! Sept. 1916.

Coll. Naillod/Lévy-Viet

Ci-contre de gauche à droite :

- Citadins d'Aix discutant les dépêches.
- Camp de Mailly, sentinelles russes, sept. 1916.

Coll. Naillod/Lévy-Viet

Ci-dessous de gauche à droite :

- Bocahut cuisinier.
- Lolejois.
- Lefrançois.
- « On me demandat à la popote si je pourrais refaire la silhouette de Quonian et je la refis de mémoire avec ses ridicules, 12 mars 1917.
- Tournet, Montrichel, 3 nov. 14.

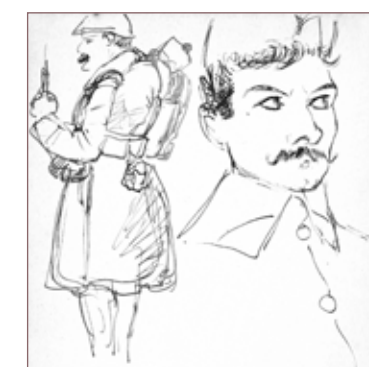
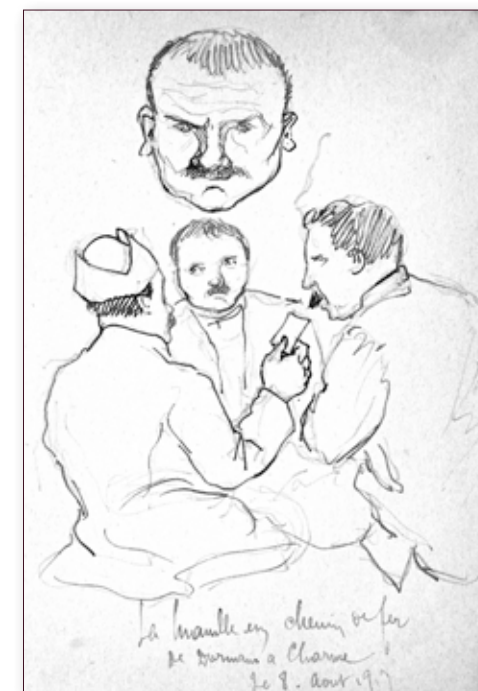
Coll. Naillod/Lévy-Viet



De gauche à droite et de haut en bas :

- Dessin, carnet n°14.
- En chemin de fer de Dormans à Charmes Vosges, le 8 août 1917, Lemoine.
- Glennes, le 21-6-17, l'ordonnance du colonel du 213^e Inf^{te}.
- La manille en chemin de fer de Dormans à Charmes.
- Dessin, carnet n°14.
- Berry, Bleux C^{al}, lui Serg.
- Baraques vers Muscourt, le 16-3-1917 : Cap^{aine} Maury le jour de son arrivée, Delafolie, Darri popote, Laurent ss. off.

Coll. Naillod/Lévy-Viet

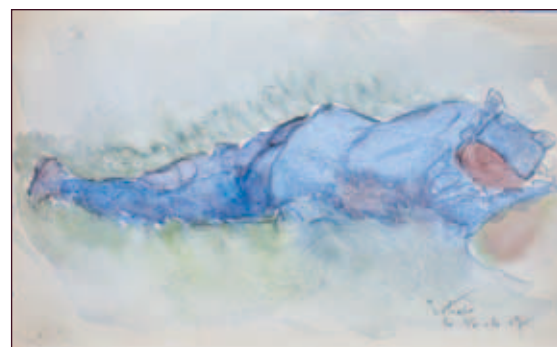


- Ci-contre à gauche : 3^e chass. d'Afrique, de garde, Grand-Hameau, le 30-1-17.
- Ci-dessous (deux dessins) : Baudoin à la Chapelle-Monthodon, août 1918.

Coll. Naillod/Lévy-Viet



ASSIS, COUCHÉS

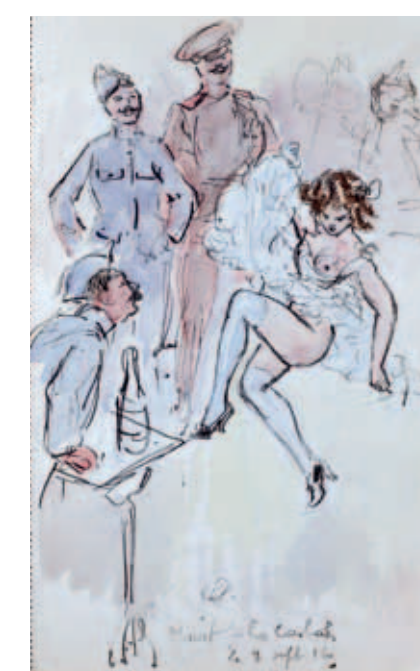


De gauche à droite et de haut en bas :

- Dessin, carnet n°14.
- Estiot, le 26-7-17.
- Creil, le 27 nov. 1916.
- Dessin, carnet n°14.
- A Grand-Hameau, 25-7-17.
- Choissenot siestant, Grand-Hameau, le 31-7-17.
- Ça ! C'est encore Moissenet qui dort, Grand-Hameau, 31-7-17.
- Delafolie à Grand-Hameau.
- Buleux, Denaux écrivant, baraque sur Muscourt, 7 avril 1917, avant l'offensive de Craonne.

Coll. Naillod/Lévy-Viet

FIGURES FÉMININES



De gauche à droite et de haut en bas :

- Jeannette Paris, 31-8-17.
- Amiens, 15-11-16, la Dame de France de notre salle, 19-20 ans, blonde mince, très jolie.
- P'tite femme à Nicolas à Poix.
- A la fontaine, le 16 août 1917, Charmes.
- Mailly, la Casbah.
- Mailly, la Casbah, septembre 1916.
- Minuit à la Casbah, le 8 sept. 1916.

Coll. Naillod/Lévy-Viet

CHEMIN DES DAMES



De gauche à droite et de haut en bas :

- Saury écrivant, le 12-4-17.
- Une saucisse camouflée dans la tempête. Elle est descendue libérant ses deux observateurs, 11 avril 1917.
- Valoy cycliste lisant son journal, carrière de Roucy, le 27 avril 1917.
- Les saucisses de garde pendant l'offensive de Craonne, le 10 avril 1917.
- Dans les grottes de Romain, 16 au 17-4-17.
- En attendant les ordres de travaux, le 19-4-17.
- Carrières de Roucy, le 28-4-17.
- Beaurieux (Aisne), avril 1917, au fond le Chemin des Dames.
- Terrassiers territoriaux du 113^e T^{al} sur la route de Roucy à Ventelay le 3 mai 1917.

Coll. Naillod/Lévy-Viet

- Le plateau de Craonne [vu de] Cuiry-les-Chaudardes, Pâques, 8 avril 1917.
Coll. Naillod/Lévy-Viet



- Une auto vient de passer, 10 m³ de poussière se soulèvent partout, le 1^{er} mai 1917.
- Sous off. et soldats allemands pris à Craonne le 5 mai 1917.

Coll. Naillod/Lévy-Viet



- Route camouflée (Off^{re} du 16 avril), 15 juin 1917.
- Sur la route de Romain (Aisne), le 17 juin 1917. Coll. Naillod/Lévy-Viet



- Pour me rendre aux bureaux des différentes C^{ies} je suis obligé de traverser, ma musette chargée des courriers du B^{on}, des boyaux hauts de 1^m à 1^m60, il faut se baisser et cette marche mi courbé est éreintante. Carrière de Roucy, le 28 avril 1917.

Coll. Naillod/Lévy-Viet



CHEMIN DES DAMES

Ci-contre :

- Revenant de Ventelay chargé des lettres, sur la route Roucy-Ventelay par 80° de chaleur, 11 mai 1917.
- Romain. Petit chien trouvé au cantonnement du Grand-Hameau, tellement bourré de viande que la veille de notre départ il était prêt de crever. Le 31-7-17

Coll. Naillod/Lévy-Viet



- Ci-dessus à gauche : Le cuistot, un oculiste, Ventelay, le 30-5-17.
- Ci-dessus à droite : Une ruelle à Grand-Hameau, étant de garde, le 30-7-17.
- Ci-contre : Soissons, l'Aisne, 20-7-18.
- Ci-dessous : Carrière de Glennes, Aisne, juillet 1917.

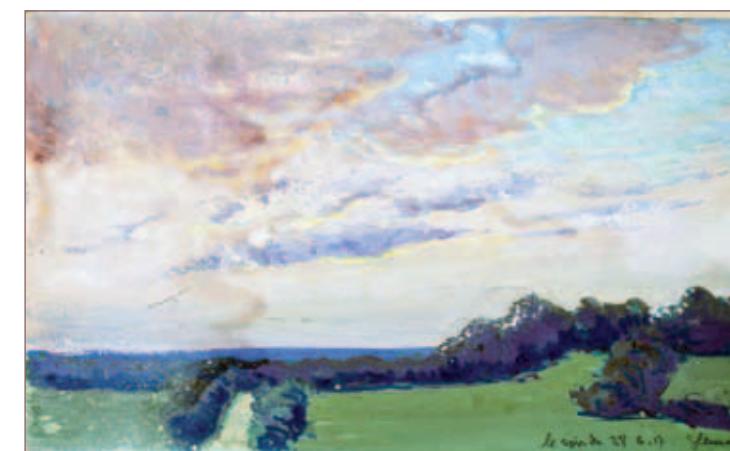
Coll. Naillod/Lévy-Viet



De gauche à droite et de haut en bas :

- Entrée de la carrière de Glennes, 22-6-17.
- Photographie à l'entrée de la carrière de Glennes.
- Le soir du 28-6-17, Glennes.
- Il pleut là-bas, 27-6-17, Glennes.
- Eglise de Glennes, juin 17.
- 24-6-17, Glennes.

Coll. Naillod/Lévy-Viet





Le peintre André Masson reçoit la visite de Louis Aragon.
© Martine Franck - Magnum Photos

38

André Masson décrit sa rencontre avec Louis Aragon dans un article de 1973 publié par la revue littéraire *L'Arc*. Le peintre est alors âgé de 77 ans. Evoquant son amitié avec l'écrivain, il met en avant un lieu qui leur est commun : le Chemin des Dames.

ANDRÉ MASSON ET LOUIS ARAGON font connaissance dans le Paris des années 1920 en pleine période d'effervescence artistique et littéraire. Où (et quand) ne pas parler de la guerre qui vient de s'achever est une attitude commune ; la guerre vécue personnellement par certains, douloureuse physiquement et mentalement, la guerre, enfin, dernier et pire avatar d'un monde à renverser. Ne pas en parler tient alors du réflexe de défense individuel, de la tentative de reconstruction personnelle enjoignant l'enfouissement autant que de l'affirmation politique collective. Une révolte intellectuelle gronde contre l'ancien ordre européen, ce qu'il vient d'engendrer. Venant après le dadaïsme, le surréalisme n'a pas encore été formellement inventé, mais peintres et gens de lettres, une partie d'entre eux, déjà, sont sur le seuil de cet univers à l'horizon artistique infini, un pied déjà au-delà de la cloison. André Masson, revenant couronné au corps et à l'âme du Chemin des Dames et du champ psychiatrique, a son atelier rue Blomet où poètes et peintres parlent et travaillent, prennent en commun des repas, dansent parfois très tard dans un amical climat festif, préservés de ces injonctions, invectives et mises à l'index qui émailleront le mouvement surréaliste. Masson voit Max Jacob, Dubuffet, Georges Limbour, Miró, Artaud, Salacrou, puis Hemingway, d'autres encore... devient ami de Michel

André Masson près d'un lavoir, 1921.
(Paris, Archives André Masson).
Photographie aimablement communiquée par Guite Masson



“

JE PRÉCÉDAIS LOUIS DE QUELQUES MOIS SUR CE PLATEAU REDOUTABLE...

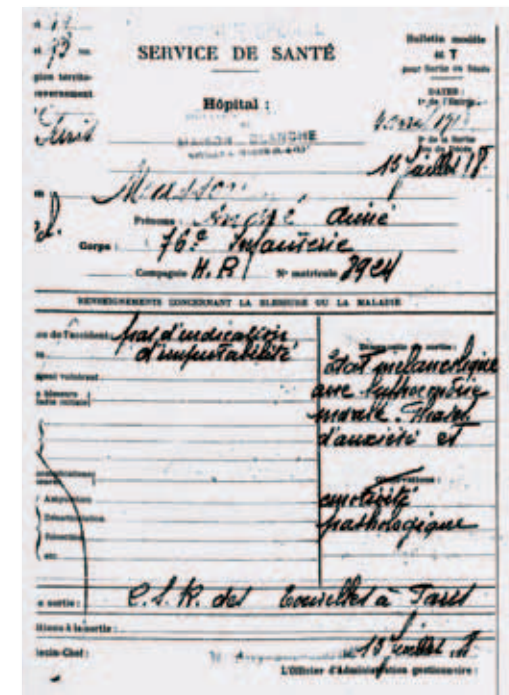
Leiris et œuvre sérieusement à sa peinture. Premiers contrats avec le marchand d'art Daniel-Henry Kahnweiler. Au printemps 1923, il rencontre Louis Aragon. Cette même année, il réalise un portrait à l'encre et au crayon de l'écrivain, qui constitue l'un de ses premiers dessins automatiques¹. L'année suivante c'est un projet de décor pour une pièce d'Aragon, *L'armoire à glace un beau soir*, dont la représentation aux Bouffes du Nord est annulée en raison d'un différend entre l'auteur et la directrice du théâtre². Quand ils se côtoient dans ces années-là, Masson et Aragon parlent-il de la guerre et du Chemin des Dames qu'ils ont tous deux approché ? En 1973, la revue littéraire *L'Arc* consacre un numéro spécial à Aragon³. André Masson y contribue. Intitulé « Salut », le papier qu'il donne relate sa rencontre avec l'écrivain et évoque ce qui a nourri leur relation. « Cette vieille guerre ! », comme il l'écrit, Masson en fait ici un lieu commun de son amitié avec l'auteur d'*Anicet*, ou le *panorama, roman*,⁴ œuvre dont il ignore au moment de leur rencontre, cinquante ans plus tôt, qu'elle a pu s'inventer devant le Chemin des Dames. Le lien entre l'âge du peintre, 77 ans en 1973, et ce rappel à lui de l'événement Grande Guerre apparaît évident dans ce texte⁵. Masson et Aragon, qui ont tous

Nouvelles précisions sur le parcours d'André Masson après sa blessure

A propos du parcours médical suivi par André Masson après sa blessure au Chemin des Dames (voir La lettre du Chemin des Dames n°27), des bordereaux conservés au Service des archives médicales hospitalières des Armées à Limoges permettent de préciser la chronologie des différentes étapes de sa prise en charge et d'établir l'itinéraire qu'il a suivi d'un établissement à l'autre.

André Masson se trouve successivement :

- à l'ambulance 1/96 du 20 au 23 avril 1917 ;
- à l'hôpital d'évacuation d'étapes n°15 du 23 avril au 22 mai 1917 ;
- à l'hôpital temporaire n°1 de l'asile du Vésinet du 22 mai au 23 juin 1917 ;
- à l'hôpital auxiliaire de Chatou du 23 juin au 13 octobre 1917 ;
- à l'hôpital militaire Villemin du 5 novembre 1917 au 18 janvier 1918 ;
- à l'hôpital militaire du Val de Grâce du 21 au 27 janvier 1918 et du 1^{er} au 4 avril 1918 ;
- à l'hôpital militaire de Maison Blanche à Neuilly-sur-Marne du 4 avril au 13 juillet 1918.



André Masson quitte l'hôpital de Maison Blanche, le 13 juillet 1918. Ici son bulletin de sortie (T 46) avec le diagnostic : «Etat mélancolique avec (illisible) morale. Phases d'anxiété et émotivité pathologique. SAMHA, Limoges.

« Salut »

Ma rencontre avec Louis Aragon, ce fut par une belle matinée de printemps, en 1923, qu'eut lieu cet événement ; par le truchement de Georges Limbour. (...) connaître l'auteur d'*Anicet* ce n'était pas une mince faveur en ces années-là. C'était l'époque (le surréalisme encore dans les limbes) où un jeune, orienté au mieux, lisait Littérature, revue d'extrême pointe. Louis faisait partie de la scintillante pléiade ; il était, au vrai, parmi les plus vifs animateurs, le plus combatif.

Peu après, l'aventure merveilleuse du surréalisme nous rapprocha davantage, à tel point, Ô Nuits de Paris, que notre noctambulisme commun auquel se joignaient Michel Leiris et Georges Limbour était devenu notoire dans les milieux d'avant-garde. (...) Faire la fête était, pour nous, l'essai de faire de notre vie, une fête.

deux marché au pied du Chemin des Dames, ne doivent leur amitié, leur résistance à la fuite du temps qu'à « l'admirable » d'en être revenu de cette guerre. C'est assez pour lier solidement et singulièrement deux hommes, mais cela ne pouvait être écrit qu'une fois loin derrière les temps avant-gardistes ; écrit après Breton...

Damien BECQUART

¹ André Masson, *Catalogue raisonné de l'œuvre peint (1919-1941)*, Guite Masson, Martin Masson, Catherine Loewer, ArtCatos, Vaumarcus, 2010, 1500 p., 3 Vol., Camille Morando, « Biographie 1896-1941 », p. 52

² *Ibid* p. 54

³ André Masson, *L'Arc*, n°53, 2^e trim. 1973, « Salut » [Louis Aragon], p. 97, cité par Françoise Levaillant, *André Masson, le rebelle du surréalisme, écrits*, Anthologie établie par F. Levaillant, 2^e édition revue et corrigée, Paris, Hermann, Collection savoir sur l'art, 1994, p. 84-85.

⁴ *Anicet ou le panorama, roman*, paraît en 1921 à la NRF.

⁵ Voir Damien Becquart, « André Masson. Long chemin de Mémoire », *La lettre du Chemin des Dames* n°27, 2013, p. 22-35.

J'en reviens à Anicet. Je ne savais pas à ce moment-là que son auteur en avait eu l'idée devant le Chemin des Dames (lieu si peu fait pour les dames et les demoiselles mais furieusement fréquenté par des hommes en masse et, cela, depuis les légions de César (j'en passe) jusqu'à celles de la Grande Armée). Je précédaï Louis de quelques mois sur ce plateau redoutable. L'admirable c'est que nous sommes tous les deux rescapés de cette guerre (cette vieille guerre !) et que cela nous a permis de nous trouver à la terrasse d'un café proche de la place de Médicis. Nous étions encore dans nos jeunes années, mal ressuyés des misères prodigieuses de la vie guerrière, mais nullement fanés, flétris, moroses, bien au contraire.

Familier de la peinture la plus hardie de notre temps et de celle qui l'a précédée, il ne faut pas oublier son intérêt pour Géricault (...) et sa mise en lumière de Girodet (...)

Et puis, et puis... sonnent les cinquante ans d'une harmonieuse amitié au cadran du temps — du temps absolu : celui des poètes et des peintres niant celui de l'horloge. »

André Masson *L'Arc*, n° 53, 2^e trimestre 1973, p. 97.

39

« DITES À MA FEMME QUE VOUS M'AVEZ VU »

Le 14 septembre 1914, le 1^{er} bataillon des Cameron Highlanders attaque les positions allemandes de la sucrerie de Cerny-en-Laonnois. Le Capitaine Lord James Stewart-Murray est l'officier qui commande la compagnie « D »
Extraits de son carnet de guerre.

14/9/1914

« Matin brumeux et humide... Marchons à travers Moulins vers le village de Vendresse au Nord Ouest duquel s'allonge une crête boisée haute d'environ 100 pieds très escarpée et à environ 500 m du village. Prenons la route qui court au Nord de Vendresse nous laissons l'église sur notre gauche continuons à droite de la route au pied de la crête puis tournons abruptement sur la gauche jusqu'à une trouée dans les bois où nous empruntons un chemin vers la droite qui passait à côté d'une carrière jusqu'en haut du plateau – sur notre droite à environ 900 m de distance la cheminée de la sucrerie de Troyon s'élevait à l'horizon... Vers 3 heures les Cameron Highlanders reçurent l'ordre d'attaquer la sucrerie qui était tenue par un fort groupe d'ennemis - Alors que nous montions le chemin le Sgt Major Wood et moi précédions la compagnie – il pleuvait et nous partagions mon manteau imperméable - juste avant d'arriver sur la hauteur un obus a sifflé au-dessus de nos têtes, et nous avons commencé à rire, mais chacun de nous savait à ce moment qu'il y avait un sérieux travail devant nous... Il était du devoir du Sergent Major Wood de suivre le Capt. MacKintosh en seconde vague... Après avoir avancé sur une grande distance je fus obligé de m'écarter un peu sur la gauche à cause d'une contre-attaque ennemie venant de cette direction – la seconde vague avec le Sergt. Major Wood continuait à avancer vers la sucrerie sous un tir d'obus meurtrier... Toute l'après midi le combat a fait rage... L'intensité du feu adverse était telle qu'aucune progression ne put être réalisée et lentement tous les régiments se replièrent sur le bord du plateau laissant tués et blessés derrière eux... Tous les officiers de la compagnie D sont tombés³, le Sergent Major Wood est revenu avec les restes des sections. Il avait juste atteint le bord du bois quand il a été mortellement blessé par un shrapnell... « Laissez moi », a-t-il dit, « je suis foutu mais dites à ma femme que vous m'avez vu »...



15/9/1914

Toute la nuit j'ai parcouru le terrain avec les brancardiers à la recherche des blessés. Au lever du jour, j'ai trouvé le corps du Sergent Major Wood. Il reposait au nord-est de Chivy près du chemin creux qui longe la bordure du bois sur le côté ouest et surplombe Vendresse. Il était allongé le visage tourné vers le sol ses mains supportant son front. Deux sapeurs et moi-même avons porté son corps au cimetière de l'église de Vendresse. La tombe est la seconde sur le coin N.-E. du cimetière, contre le mur. Le maire du village (Monsieur Dessaint) était aussi présent. C'était un vieux soldat et il portait le ruban de la décoration militaire pour laquelle Wood avait été proposé ».

James Wood en uniforme des Cameron Highlanders.

Photo Christine Amor.

DES ÉCOSSAIS

Né en Écosse en 1900, James Wood s'engage à 19 ans dans le 1^{er} bataillon des Cameron Highlanders. James T. Stewart-Murray devient son officier compagnie l'année suivante. Sur 5 officiers et 221 hommes de la compagnie D, seuls 86 étaient valides au soir du combat. James Wood repose toujours à Vendresse. Sur sa stèle le visiteur peut lire cette inscription : « Jusqu'au lever du jour ». Quant à Lord James Stewart Murray, fait prisonnier à la fin de l'année 1914, il a survécu à la guerre.

Traduction Yves FOHLEN

Brillante soutenance de thèse à Craonne



Philippe Salson (premier plan) remercie les membres du jury, de gauche à droite : Luc Capdevila, professeur (université Rennes 2), Frédéric Rousseau, son directeur de thèse (université Montpellier 3), Laurent Douzou, président du jury, professeur (Sciences politiques Lyon), Nicolas Mariot, directeur de recherche (CNRS) et Jean-François Chanut, professeur (Sciences politiques Paris). DB/CG02.

LE 11 NOVEMBRE dernier dans la salle des fêtes de l'hôtel de ville de Craonne, Philippe Salson (université de Montpellier 3) a brillamment soutenu sa thèse de doctorat d'histoire, intitulée « 1914-1918 : les années grises. L'expérience des civils dans l'Aisne occupée ».

Rares sont les moments comme celui-là dans la vie universitaire, a souligné le président du jury, Laurent Douzou, professeur à Sciences Po Lyon, étonné et ravi d'accueillir dans un village du Chemin des Dames un public aussi nombreux pour un événement de cette nature, qui aurait pu classiquement se tenir à la faculté. Salle comble donc pour une soutenance de plus de trois heures dans un silence de l'auditoire exemplaire, ou éloquent. Au terme de son exposé et de l'échange avec le jury, Philippe Salson, agrégé d'histoire et enseignant, a obtenu des félicitations très appuyées. Prochaine étape, une publication pour une recherche au long court qui interroge la question de l'occupation et des relations entre occupés et occupants pendant la guerre de 1914-1918 sous un angle nouveau.

« 1914-1918 : les années grises. L'expérience des civils dans l'Aisne occupée ». Le résumé de l'auteur :

« Ce travail entend étudier la manière dont l'occupation allemande, au cours de la Grande Guerre, redéfinit les configurations sociales et les interdépendances au sein des populations civiles. La micro-analyse dans le cadre du département de l'Aisne nous offre l'opportunité d'un carottage de la réalité sociale de l'échelle mezzo à l'échelle micro. La comparaison des situations vécues au sein du département, à partir des nombreux récits collectés, permet de dresser les contours d'une violence propre à l'occupation qui ne se réduit pas pour autant à la violence exercée par l'occupant. Le regard porté sur les municipalités rend compte d'un nouvel équilibre des pouvoirs au niveau local : les maires, considérés par l'occupant comme seules autorités légales, doivent trouver avec lui des modes de coopération qui soient acceptables. Dans le même temps, ils sont amenés à renouveler leurs pratiques afin de répondre aux urgences sociales comme aux injonctions des commandants. Enfin, à l'échelle individuelle, les perceptions et les stratégies des civils sont examinées comme celles d'acteurs sociaux au sein de communautés locales. Sont alors dévoilées les tensions et la duplicité des attitudes à l'égard de l'autorité d'occupation, duplicité qui n'exclut pas des formes de rencontres et d'ententes avec des soldats ennemis. »

Blessé, James T. Stewart-Murray écrit lors de sa convalescence à l'épouse de Wood.

24/9/1914

« Chère Madame Wood,

Sans aucun doute vous avez déjà été informée de la triste nouvelle concernant votre mari. Il a été tué par un obus le 14 à la bataille de l'Aisne, près d'un village appelé Vendresse. Il a agonisé pendant un court moment, souffert très peu, car le choc était très fort. Le Sergent Major Abbott¹ était à ses côtés durant ce temps. Il était conscient, et ses derniers mots furent pour vous. Je suis sorti durant la nuit pour le chercher. Nous avons ramené son corps le matin, et l'avons enterré dans le cimetière de l'église à Vendresse. Je regrette que la plupart de ses affaires personnelles aient été perdues, mais j'ai pris possession de sa montre, et j'ai aussi une mèche de ses cheveux, et un bouton de son manteau.

Vous réaliserez difficilement la grande amitié qui existait entre votre mari et moi-même durant cette épouvantable période. Il a été mon fidèle compagnon au camp et durant la marche, et vous vous rappelez que pendant 10 ans nous avons servi ensemble. Dans l'adversité il était toujours de bonne humeur, et généreux lorsqu'il y avait peu à partager. En de telles circonstances, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'accorder le droit d'agir comme le tuteur de ses enfants, dans l'accomplissement d'une promesse que je lui avais faite. J'espère être à Edimbourg samedi ou dimanche et je viendrai pour vous voir. Ce ne sera peut-être que lundi. Suite à une blessure légère j'ai été renvoyé en convalescence à la maison. Vous pourrez montrer cette lettre à ses parents. D'autre part, j'aimerais que ma visite à Edimbourg reste privée.

Je suis votre Serviteur
James Stewart Murray

PS : Votre mari a été recommandé pour la médaille française du mérite pour sa conduite distinguée depuis la retraite de Mons. Le nom français de cette médaille est « La Médaille Militaire ».

¹ Alexander Abbott a été tué le 25 Septembre 1914 au Chemin des Dames.



James Stewart Murray. Coll. part.

- **MARIOT Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Editions du Seuil, L'Univers historique, 2013, 488 p.**

A REBOURS d'un lieu commun qui voudrait qu'au front toutes les barrières sociales entre les hommes aient été abolies par l'événement et ses enjeux, Nicolas Mariot montre dans cette méticuleuse et passionnante étude que, dans une certaine mesure, les hiérarchies sociales se perpétuent dans la tranchée. Sociologue et historien, chercheur au CNRS, l'auteur a sélectionné avec soin un échantillon de 42 témoins, tous appartenant à l'élite intellectuelle de l'époque. On y trouve Apollinaire, Léon Werth, Georges Duhamel, Barbusse, Marc Bloch et d'autres moins connus. Tous ont en commun d'avoir, un temps au moins, participé directement comme soldats à la grande masse des troupiers ou de l'avoir fréquentée au quotidien dans la promiscuité de la zone des combats, comme officiers de rang subalterne. Puisant dans la correspondance et les écrits que ces témoins ont laissés, faits et anecdotes quotidiens révélateurs des rapports sociaux au sein de l'armée en guerre, il raconte la rencontre de ces intellectuels, fils de famille ou produits de la méritocratie républicaine avec le peuple : paysans, ouvriers, employés, artisans... La guerre et le bouleversement de géographie sociale qu'elle induit sont un choc pour ces témoins dont le patriotisme républicain et la guerre préconçue comme un temps des héros se heurte rapidement à la réalité : ces hommes qui tiennent le front dans les conditions que l'on sait ne partagent pas leur enthousiasme. Pourvu que cela se termine est un leitmotiv.

Ces 42 témoins comptent parmi les 2% de bacheliers de l'époque, sont le plus souvent issus de la bourgeoisie, arrivent de la ville. Et les voilà soudain tirés du confort de leurs chères études, des bouquins et des discussions savantes, confrontés à un univers inconnu. Nicolas Mariot montre à quel point le grand brassage - résultat mécanique de la mobilisation de toute une jeunesse - est pour ces hommes, à quelques exceptions près, l'occasion d'une découverte : premier contact prolongé avec le peuple, première rencontre avec des mondes agricole et ouvrier où le savoir-faire l'emporte sur le savoir...

André Bridoux, un élève d'Alain mobilisé comme caporal écrit dans ses souvenirs (p. 116) : « C'est à la guerre que j'ai fait connaissance des hommes ; avant mon espèce sociale me cachait l'espèce humaine. Un étudiant touchant, à l'âge d'homme, n'avait guère fréquenté que des personnes de sa famille, des compagnons d'étude ou de jeu (...). La plus grande partie de l'humanité restait inconnue : paysans, ouvriers et, d'une manière générale, ceux qui vivent du travail de leur main ». Les témoins de Nicolas Mariot ont d'autant plus à dire de leur apprentissage du peuple, qu'ils sont une exception dans leur milieu. La plupart de leurs semblables lorsqu'ils arrivent au front ont déjà une position hiérarchique, qui les tient à distance du quotidien de l'homme de la troupe, des ordres qu'il reçoit, des corvées auxquelles il est astreint, de ses loisirs et rituels sociaux et qui, de surcroît, leur



confère des avantages matériels qu'ils n'auraient pas s'ils étaient du rang. Pour autant, ils reçoivent de leurs familles des colis bien remplis, parviennent quelquefois à trouver des moments et des lieux pour s'isoler et atteindre les conditions de confort indispensables à la pratique de l'écriture et de la lecture, de même il leur est plus aisé de fréquenter une hiérarchie dont ils connaissent les codes... Pour nourrir son analyse en évitant certains biais, Nicolas Mariot délaisse volontairement les sources ressortissant aux récits édifiants rédigés a posteriori, de même, il évite les grands romans que certains ont écrits, leur préférant les lettres à la famille et toutes les sources « à chaud », où l'intime et le ressenti se livrent dans leur vérité. La rigueur avec laquelle le travail est mené est un plaisir de lecture qu'offre ce livre. L'auteur fournit à son lecteur tous les détails voulus sur le choix de son corpus et sur les informations qu'il a « traquées » jusqu'aux « mentions les plus infimes et apparemment anodines » pour restituer ce que pouvaient être au front les rapports entre la masse des soldats et ces 42 témoins. Ici l'apport de la sociologie est magistral. Qui n'est pas au fait des débats universitaires sur le témoignage, le statut des témoins... une fois ce livre refermé ne lira plus un récit de guerre sans penser à la position sociale de son auteur et donc à sa position et à ses dispositions dans la tranchée. Enfin, n'oublions pas les acteurs principaux de ces pages, les intellectuels, pour certains passages que donnent à lire leurs lettres. Fernand Léger en Argonne où il est prisonnier, s'ennuie (p. 212-213) : « Tu peux suivre par mes lettres mes différents états durant ces 19 mois de campagne. Maintenant la guerre est une chose tout à fait grise et indolore et toujours la même et sans nouveauté. [...] Je m'emmerde comme on s'emmerdait à Trun chez les cousines. Tu te rappelles ? C'est idiot comme comparaison, mais il y a de cela. C'est aussi mort et moche. [...] Ce n'est pas le cafard, le cafard c'est quelque chose de palpable et dont on peut causer avec l'espoir d'intéresser des gens. Non, c'est même pas cela, c'est Trun. Il n'y a pas à discuter. Tu sais chez les cousines vers 2 heures, c'était dur, tu te rappelles. Cette envie de foutre le camp qui nous remuait les jambes. [...] »

Damien BECQUART

- **NEAU-DUFOUR Frédérique, *La Première Guerre de Charles de Gaulle, 1914-1918*, Paris, Editions Tallandier, 2013, 379 p.**



OMNIPRÉSENT dans l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale, Charles de Gaulle passerait presque pour l'inconnu de celle de la Première, tant il est vrai que son parcours aux tranchées a été peu étudié. On sait sa capture, ses évasions. Par ailleurs, ses carnets, lettres et notes fournissent le récit au fil de l'eau de cette période de sa vie, mais c'est là le matériau du témoignage pour l'histoire, mais pas l'histoire en tant que telle. Frédérique Neau-Dufour, membre du conseil scientifique de la Fondation Charles de Gaulle, agrégée et docteur en histoire, qui a déjà beaucoup travaillé sur les de Gaulle et entretient de bonnes relations avec les descendants du Général, s'est attaquée au sujet.

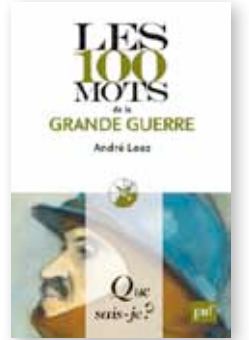
Aux sources régimentaires (JMO du 33^e RI) et aux écrits connus du père de la V^e République, elle agrège des sources nouvelles, notamment une abondante correspondance inédite entre les frères de Gaulle, ainsi que des informations piochées dans les archives belges et allemandes, pour dérouler la biographie d'un jeune officier, 23 ans en 1914, frais émoulu de Saint-Cyr qui plonge avec enthousiasme dans la guerre. Mais rapidement, la tournure prise par les événements, la guerre réelle en lieu et place d'une guerre rêvée, fait trépanner le jeune lieutenant. Il échange avec ses frères sur la stratégie suivie par les chefs de guerre qu'il critique parfois sans ménagement, comme il le fait, par exemple, pour les opérations d'Orient, estimant qu'il faudrait concentrer toutes les forces sur le front ouest, plutôt que d'en distraire une partie sur un autre théâtre.

Au final, l'homme connu pour son courage physique, sa ténacité, son patriotisme, son indépendance d'esprit, sa vision stratégique, son orgueil aussi, existe en germe dans les tranchées de 14-18 et en captivité. Il est ainsi bien avant le 18 juin 1940... comme le montrent les sources et documents que Frédérique Neau-Dufour met en perspective dans ce récit. L'auteure pose dès le début de son ouvrage la question de la difficulté de cette biographie des jeunes années : comment dans l'ombre portée du grand homme que l'on sait, établir son passé en échappant au mythe ?

On retiendra en conclusion, pour changer, que perce sous l'écorce du soldat courageux, exigeant de tous à tous les instants, un homme qui apprécie la camaraderie et ne dédaigne pas les instants bon vivant.

- **LOEZ André, *Les 100 mots de la Grande Guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je ? 2013, 127 p.**

DE « ALCOOL » à « Zeppelin », en 100 mots l'historien André Loez propose un point des savoirs et des questions débattues à propos de la Grande Guerre. Lycéens, étudiants trouveront là un matériel synthétique indispensable à leurs études : comment ne pas sécher si on vous interroge sur les causes de la guerre, cette grande question qui a traversé le siècle passé et qui ne va pas manquer d'être repoussée à l'occasion du centenaire ? Le centenaire, tiens ! Dans la période qui s'ouvre, le *Que sais-je ?* peut s'avérer un précieux recours avant les dîners en ville... Ajoutons que si par définition le traitement du sujet est court et dense en information- 128 pages en tout -, André Loez fait bien mieux que de froides définitions de manuel scolaire. Il y a de la vie dans ses 100 mots.



La lettre du Chemin des Dames

Revue éditée par le Conseil général de l'Aisne - n° 30 / janvier 2014

ISSN : 2259-114

- Directeurs de la publication : Yves Daudigny, Philippe Mignot
- Rédacteur en chef : Damien Becquart
- Comité de rédaction : Damien Becquart, Anne Bellouin, Caroline Choain, Yves Fohlen, Michel Sarter, Franck Viltart
- Assistante : Karine de Backer
- Edition, mise en page : Damien Becquart
- Remerciements : Huguette Coquet, Edmond Posset, Guite Masson, Catherine Cathelineau (SAMHA), Thierry Galmiche, Jean-Christophe Dumain, Adeline Cheutin, Sophie Levert, Christian Jomard

> Abonnement gratuit, demande auprès de la mission Chemin des Dames / Familistère de Guise : missionchemindesdames@cg02.fr - Tél. 03 23 24 88 39


> Nous écrire : La lettre du Chemin des Dames, mission Chemin des Dames / Familistère de Guise, Conseil général de l'Aisne, rue Doumer, 02013 Laon Cedex.

Réédition mars 2015 : Imprimerie du Conseil général de l'Aisne

BIENTÔT À LA CAVERNE DU DRAGON

L'histoire peu racontée DES BRITANNIQUES AU CHEMIN DES DAMES

SEPTEMBRE 1914
LES BRITANNIQUES
AU CHEMIN DES DAMES



Sergeant Major James Wood, Britannia 1914

EXPOSITION À LA CAVERNE DU DRAGON
16 AVRIL – 20 DÉCEMBRE 2014

www.caverne-du-dragon.fr
03 23 25 14 18

Illustration graphique de la Caverne du Dragon - Photos: M. L. / L'Express - Photographie de la Caverne du Dragon - 1914 - 2014

TOMMIES
ON THE AISNE
1914



Sergeant Major James Wood

EXHIBITION AND REMEMBRANCE
AT THE CAVERNE DU DRAGON
16 APRIL – 20 DECEMBER 2014

www.caverne-du-dragon.fr
03 23 25 14 18



EXPOSITION

APRÈS LA BATAILLE DE LA MARNE EN SEPTEMBRE 1914, FRANÇAIS ET ANGLAIS POURSUIVENT LES ALLEMANDS QUI STOPPENT LEUR RETRAITE SUR LES HAUTEURS DU CHEMIN DES DAMES, PROFITANT DE L'AVANTAGE DÉFENSIF QUE LEUR OFFRE CETTE POSITION DOMINANT LA VALLÉE DE L' AISNE. DANS CES PREMIERS COMBATS SUR L' AISNE, LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE BRITANNIQUE PERD PLUS DE 12 000 HOMMES. COMBATTANTS FRANÇAIS ET BRITANNIQUES CREUSENT LÀ LEURS PREMIÈRES TRANCHÉES. LA CAVERNE DU DRAGON, MUSÉE DU CHEMIN DES DAMES CONSACRE **A PARTIR DU 16 AVRIL** PROCHAIN UNE EXPOSITION À LA PRÉSENCE DES SOLDATS DE L' UNION JACK AU CHEMIN DES DAMES, SANS OUBLIER LE CONTINGENT BRITANNIQUE QUI, 44 MOIS PLUS TARD, LE 27 MAI 1918, ENCAISSE LE PREMIER CHOC DE LA DERNIÈRE GRANDE OFFENSIVE ALLEMANDE DE LA GUERRE.